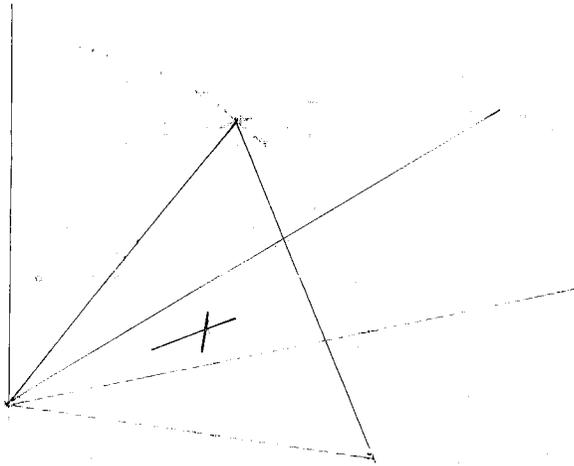


CHAPITRE VI

LA THEORIE PSYCHANALYTIQUE DE LA GENITALITE



Avant la psychanalyse, la psychologie ne pouvait pas poser le problème du développement des tendances génitales. En effet, elle se trouvait, alors, sous l'emprise du préjugé selon lequel "l'instinct sexuel" ne s'éveillerait qu'au moment de la puberté et prendrait d'un seul coup toute sa signification psychique, non seulement comme aspiration interne, mais aussi comme désir dirigé vers un objet de l'autre sexe. Freud effectua le premier la distinction entre le *but de l'instinct* et l'*objet de l'instinct*. De plus, affirma-t-il, il existe des stades prégénitaux de la sexualité, et la libido les parcourt pendant les premières années de la vie sans que ces tendances prégénitales ne se groupent encore sous le primat de la sphère génitale. Les formes prégénitales du besoin sexuel seront-elles purement et simplement abolies par les formes génitales? Ou bien prendront-elles, en quelque façon, une part active au primat de la génitalité? La réponse à ces questions va déterminer l'excitabilité physiologique des zones érogènes génitales. Mais le problème, bien plus vaste, englobe la participation des attitudes et des expériences enfantines et la nature des motivations qui président au choix de l'objet hétérosexuel. Il nous faudra donc distinguer les aspects suivants : premièrement, apparition de l'excitation génitale (*but de l'instinct*); deuxièmement, dévelop-

pement de l'amour objectal psycho-génital (*objet de l'instinct*); troisièmement, lien génétique des deux moments précédents (*interaction entre le vécu et l'instinct*).

Dans sa première conception, Freud maintenait qu'il n'y avait pas de primat de la génitalité avant la puberté, que les pulsions pré-génitales partielles ne se regroupaient qu'à cette époque sous le primat de la génitalité¹. Ces affirmations ont été corrigées par la suite². En fait, le primat de la génitalité apparaît dès l'enfance dans la "phase phallique" du développement libidinal. Ce stade concerne aussi bien un sexe que l'autre. D'une part, c'est alors que se constitue le plus ferme fondement de la conscience de soi masculine: la fierté d'avoir un pénis; d'autre part, apparaît chez la fillette l'envie d'avoir un pénis, qui est à l'origine du sentiment d'infériorité féminin et de ses compensations³. Ici, "il y a bien un masculin, mais pas de féminin; l'opposition s'énonce ainsi: *organe génital masculin ou châtré*"⁴. C'est seulement quand le développement s'achève, à l'époque de la puberté, que la polarité sexuelle coïncide avec *masculin et féminin*" (Freud, *loc. cit.*). Le garçon possède en lui les tendances de cette étape, tandis que la fillette, après avoir constaté l'infériorité relative du clitoris, se trouve dans l'obligation de mobiliser d'autres qualités érogènes pour instaurer le primat vaginal et transférer au vagin l'érotisme clitoridien. Ce processus ne s'achève-

1. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*.

2. "L'organisation génitale infantile", dans *La vie sexuelle*, Paris, 1969.

3. Cf. H. Deutsch, *Psychoanalyse der weiblichen Sexualfunktionen* (Psychoanalyse des fonctions sexuelles féminines), Neue Arbeiten zur ärztlichen Psychoanalyse Nr. V, 1925.

4. J'ai publié par ailleurs l'histoire d'une patiente ("Eine hysterische Psychose in statu nascendi", *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, vol. XI, 1925) qui, au cours de l'analyse, se souvient d'avoir formé dans sa troisième année la théorie suivante: il y a deux sortes de garçons, les gentils et les méchants. Aux méchants garçons, c'est-à-dire aux filles, on a enlevé le membre pour les punir d'avoir touché à leurs parties sexuelles.

vera définitivement que dans des circonstances favorables et, en tous cas, pas avant la puberté. Selon l'avis quasi unanime des auteurs, le vagin ne joue, pendant l'enfance, aucun rôle comme zone érogène. Et de fait, les analyses ne donnent aucune indication de masturbations vaginales pendant l'enfance, à l'exception des malades qui ont été amenées très tôt à des manipulations semblables au coït et qui, de cette manière, ont découvert le vagin comme organe de plaisir.

Comment se peut-il que la fillette qui, comme le garçon, arrive à la phase génitale avec un attachement à sa mère se tourne maintenant vers le père? Tel est le sujet de la dernière étude de Freud: "Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes"¹. Pour le garçon, le problème est d'autant plus simple qu'il n'a pas à changer d'objet, mais simplement à passer de l'attitude relativement passive de la phase pré-génitale à celle plus active de la phase phallique. Par contre, la fillette ne devient pas seulement active, elle change également d'objet. Elle s'éloigne de sa mère et se tourne vers son père. A cela Freud donne trois raisons: 1) Si la mère préfère un autre enfant, la séparation commencera par la jalousie. 2) La mère est rendue responsable de l'absence de pénis, car c'est elle qui a "lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant"². 3) Les femmes, selon Freud, supportent en général moins bien l'onanisme que les hommes; de là il n'y a qu'un pas à admettre que cette activité agréable est gâchée par l'atteinte narcissique de l'absence de pénis, puisque la fillette est "avertie qu'elle ne peut sûrement pas se mesurer au garçon sur ce point et qu'il vaut mieux s'abstenir

1. Dans *La vie sexuelle*, *op. cit.*

2. Voici un rêve d'une de mes patientes: "Je me trouve dans une chambre dont le plafond se met soudain à s'effondrer. Je sais que je dois sortir immédiatement. Une fois dehors, je me rends compte que j'ai oublié à l'intérieur un objet oblong. Je veux me dépêcher d'aller le rechercher, mais il est trop tard." Ce rêve signifie qu'elle a oublié à sa naissance le pénis dans le ventre maternel et qu'elle voudrait maintenant aller le reprendre.

de lui faire concurrence". La fillette abandonne le désir d'avoir un pénis et le remplace par celui d'avoir un enfant et, "dans ce dessein, elle prend son père comme objet d'amour". Ainsi, chez les filles, le complexe de castration précède le complexe d'Œdipe, alors que, chez les garçons, celui-ci va dégénérer en angoisse de castration¹. Ces raisons, découvertes sur quelques cas, justifient-elles, d'une manière générale, le choix par la fillette d'un objet hétérosexuel? Freud laisse la question en suspens. Certes, ces événements de l'enfance de la fillette sont typiques et peuvent être comptés au nombre des circonstances normales de l'évolution sexuelle féminine; néanmoins, tout cela nous semble quand même insuffisant pour expliquer que la femme se tourne ultérieurement vers l'homme.

Avant d'exposer quelques résultats d'analyses, nous voudrions discuter le point de vue de Rank. Celui-ci, dans son dernier travail "Sur la genèse de la genitalité"², part du même problème que Freud, mais il voit la difficulté non plus dans le choix objectal de la fillette, mais dans celui du garçon.

Primitivement, les deux sexes sont fixés à la mère (au sein) par leur libido orale. Mais on aura finalement la situation suivante : la fillette convoite de manière vaginale le pénis de l'homme et le garçon désire phalliquement le vagin de la femme. Selon Rank, la chose se présente de façon relativement simple chez la petite fille : la masturbation infantile du clitoris n'est qu'une extension des jeux avec le mamelon, et la poitrine maternelle sera remplacée par la succion du pouce, puis par le pénis de l'homme. Il se produit un déplacement global de la libido orale vers la sphère génitale : le pénis finit par jouer le rôle du sein et le vagin

à
bon
passé
précédent

1. Cf. Freud, "La disparition du complexe d'Œdipe", dans *La vie sexuelle*.

2. "Zur Genese der Genitalität", *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, vol. XII, 1926 (reproduit dans *Sexualität und Schuldgefühl - Sexualité et sentiment de culpabilité* -, Internationale Psychoanalytische Bibliothek, tome XX).

celui de la bouche, de telle sorte que la situation finale reproduit fidèlement celle du début.

Il en va autrement chez les garçons. "Au pouce que l'on suce en remplacement du mamelon, les jeux avec le pénis vont substituer le creux de la main, qui alors remplace le creux de la bouche... A l'âge mûr, le sperme se présente encore comme un remplacement du lait, en sorte que l'on peut voir en la masturbation tardive une substitution valable de la tétée dans le cadre de l'étape narcissique de la genitalité". Selon Rank, le mécanisme de la masturbation serait donc totalement différent : pour le garçon, il s'agit d'un substitut complet de la tétée (pénis/sein; creux de la main/bouche; émission de sperme/écoulement de lait); au contraire, pour la petite fille, il ne s'agit que d'un jeu à l'aide d'un autre substitut du sein, le doigt que l'on suce et qui ne prendra qu'ultérieurement la valeur du pénis. Et cette différence, Rank suppose qu'elle va aider à atteindre le but final du développement normal : il y aurait alors accaparement génital de la mère par le garçon et la fillette "s'identifierait avec celle-ci grâce à un investissement narcissique de sa propre poitrine par sa libido narcissique". La signification que Rank donne à cette phrase n'apparaît pas clairement : ce qu'il décrit comme normal aboutit justement à un résultat que l'on rencontre chez beaucoup de névrosés et dont il est le premier à souligner l'antagonisme avec la structure normale. Mes propres recherches sur le déplacement de la libido dans la neurasthénie chronique ont montré que les plus graves carences de la puissance se produisent chez les hommes pour qui le pénis et le sperme sont respectivement devenus des substituts complets du sein maternel et du lait. Quant aux filles dont la poitrine est investie de libido narcissique, elles ont tendance à refuser les hommes car, dans leurs fantasmes, elles donnent inconsciemment à leur poitrine la valeur du pénis. L'imprécision qui porte sur les différences entre le développement sexuel normal et pathologique et poursuit dans la phrase suivante du même travail de Rank : "Notre intérêt... ne se porte pas tant sur la façon dont le viol sadique-oral primitif de la mère

est

par le nourrisson passe dans la vie sexuelle normale ou perverse que sur la manière dont le reste (nous serions tenté de dire le *reste sordide*¹, en nous fondant sur le nombre des perversions et des névroses) est accaparé par la phase génitale". Nous craignons qu'il n'y ait là une imprécision de terminologie. En effet, l'évolution sexuelle de maintes névroses et perversions se distingue justement par l'*excès* de libido orale, sadique ou autre, qui a été "accaparé par la phase génitale". En d'autres termes, il y a alors fixation de la libido à des attitudes orales ou sadiques. Dans quelle mesure l'*intérêt libidinal* a-t-il été *arraché aux zones pré-génitales* et tourné vers la zone génitale? Mieux, dans quelles conditions la libido génitale peut-elle se déployer *sans trop interférer avec les tendances pré-génitales*? Voilà les questions qui concernent le développement sexuel normal. Poser le problème suffit à montrer ce qui nous sépare : Rank se demande comment la *généralité émerge* des zones pré-génitales, nous nous demandons comment la libido génitale peut *s'épanouir* sans être perturbée par les influences de la libido pré-génitale.

Le cadre même de l'analyse psychologique, qui ne devrait s'aventurer qu'en dernière extrémité à des cas particuliers, comporte une nette différenciation entre "développement des instincts" et "développement des relations avec le monde extérieur". Certes, celles-ci reposent sur la structure instinctuelle, mais elles représentent une étape supérieure du développement des instincts et, de plus, dépendent essentiellement de l'expérience individuelle. "Genèse de la généralité" peut donc signifier : soit l'apparition des *aspirations* génitales, soit l'apparition de l'*amour objectal* génital et le *choix d'objet*. Du point de vue de la méthode, rien n'interdit de rechercher par la psychologie la genèse de l'amour objectal, mais on ne peut pas en faire autant pour l'érotisme phallique, qui découle d'excitations corporelles et ne saurait donc être saisi par la psychologie.

1. Les italiques sont de moi.

Rank conçoit l'érotisme phallique comme un sous-produit et non pas comme une donnée psychologique irréductible. Cela se traduit dans les phrases suivantes (*loc.cit.* p.418) : "L'agressivité peut temporairement se dépenser dans le stade génital (et primitivement dans le stade oral), c'est cette aptitude que nous caractérisons par le terme de puissance (chez l'homme). L'érection qui en est le signe apparent serait, pour ainsi dire, un symptôme passager de conversion de la libido sadique-orale (appétit sexuel)". On voit mal pourquoi l'érotisme génital aurait besoin d'une explication psychogénétique plus que l'érotisme oral ou anal, par exemple, à propos desquels personne ne s'est, jusqu'à présent, posé la question. Par contre, si l'on se demande ce que l'érotisme phallique fait apparaître, Freud nous fournit, en première approche, une réponse suffisante : les frustrations de la satisfaction anale, c'est à dire les excitations externes et internes liées à l'apprentissage de la propreté, doivent être rendues responsables des modalités de cette manifestation. A cet argument de méthode s'ajoute l'expérience de nombreux cas cliniques, dans lesquels l'érection est refusée ou bien, comme dans la névrose obsessionnelle, la satisfaction demeure faible, lorsque précisément le phallus s'est mis au service des tendances orales ou sadiques.

Exactement les mêmes objections doivent être opposées aux tentatives d'explication analytique de l'*acte sexuel*. Ainsi, selon Rank, vis-à-vis de la satisfaction orale refusée (sein maternel), "l'acte sexuel normal serait non seulement un substitut, mais en même temps une vengeance sadique. Et le déplacement de l'équilibre en faveur de l'une ou l'autre de ces tendances entraîne les perturbations bien connues de la vie amoureuse, que l'on peut résumer pour les deux sexes par la formule : ou bien excès de satisfaction orale avec la mère (le sein) ou bien excès de vengeance contre la privation de cette satisfaction". L'acte sexuel normal ne doit-il donc être qu'un substitut ou un acte de vengeance? Ne parlons même pas de ces autres conceptions qui vont jusqu'à faire de la jouissance

sexuelle de la femme le point culminant d'une expérience masochiste. Et quand on en vient à affirmer que l'enfantement est pour la femme le sommet du plaisir sexuel, nous avons affaire soit à une imprécision troublante dans l'expression, soit à une supposition que ne vient confirmer aucun fait clinique. En effet, les patientes masochistes-vaginales sont toutes sans exception extrêmement timides et insensibles sur le plan sexuel. Nous maintenons donc que le sommet de la jouissance sexuelle se trouve, également pour la femme, dans l'acte sexuel (dans l'orgasme vaginal).

Outre les imprécisions dans la méthode, de telles interprétations des faits ont pour base une double erreur. D'abord, à partir d'un contexte que l'on rencontre chez les malades graves, on induit à la légère une interprétation des fonctions normales, en négligeant l'extension, l'intensité et la forme de la vie instinctuelle. En second lieu, on conclut fréquemment d'une simple analogie à l'identité. C'est ainsi qu'en psychanalyse on utilise souvent de façon imprécise les verbes "est" ou "signifie". Même si parfois cela ne doit être considéré que comme une inexactitude sans importance, cela peut, à d'autres égards, être la source de fausses assertions et de complications inextricables. Par exemple, le coït normal "serait" ou "signifierait" une régression au sein maternel. Qu'il le soit en fait, cela n'est pas possible. Qu'il le signifie, cela peut vouloir dire que le sujet, tout en souhaitant consciemment le coït, désire inconsciemment retourner au sein maternel. Si, dans une telle interprétation, on ne fait pas ressortir que l'on parle de l'inconscient archaïque, il ya évidemment transposition du domaine pathologique à celui du normal. Par exemple, quand un homme impuissant rêve de coït, il est possible qu'il exprime aussi par là sa nostalgie du sein maternel, mais il désigne indubitablement le coït lorsqu'en rêve il s'introduit dans une caverne ou qu'il fuit dans le sein maternel la castration supposée de l'acte sexuel. Ainsi, des interprétations imprécises risquent de faire complètement perdre de vue la raison principale de l'impuissance : le coït n'est plus seulement ni même plus du tout la satisfaction

de la génitalité propre, mais celle de la nostalgie du sein maternel ou de la libido orale ou encore du sadisme. Or, c'est une hypothèse maintenant confirmée, *les désirs génitaux régressent aux désirs prégénitaux et à la nostalgie du sein maternel, quand la satisfaction génitale est refusée par suite de l'angoisse de castration.*

Dans la "théorie de la génitalité" de Ferenczi, l'interprétation "bio-analytique" du coït a remplacé le point de vue de la psychologie individuelle. Il n'y a pas à cela d'objection de méthode. Notre expérience clinique nous permet même de confirmer une partie des hypothèses spéculatives de Ferenczi, celles qui assimilent l'éjaculation à l'autonomie biologique d'un organe cause de douleur ou de tension. Voilà qui établirait la valeur heuristique de bien des "spéculations". Quoi qu'il en soit, pour l'individu sain, l'éjaculation ne signifie certainement pas une castration. C'est seulement pour les névrosés, du moins la plupart d'entre eux, que l'orgasme peut prendre la signification d'un danger (castration) et s'en trouve précisément perturbée. Quant au sentiment normal de "se perdre" dans l'orgasme, il ne peut se manifester que lorsqu'il n'y a pas d'angoisse de castration.

Une autre partie des hypothèses de Ferenczi concernant la génitalité mérite une réflexion plus poussée. Ferenczi a tenté de comprendre le processus de friction et d'éjaculation comme résultat d'un mélange (amphimixis) des pulsions anale et urétrale. L'éjaculation serait un processus urétral tandis que la prolongation de la friction par la rétention du sperme serait un mécanisme anal. Dans ce combat entre le désir de donner et celui de conserver, la victoire finirait normalement par revenir à l'érotisme urétral. Dans l'éjaculation précoce, la pulsion urétrale l'emporterait trop tôt; dans l'impuissance à éjaculer la pulsion anale serait prépondérante. Un équilibre entre ces deux tendances serait nécessaire pour arriver à la puissance d'éjaculation. A cela il faut opposer que l'éjaculation s'explique complètement par le processus réflexe du centre spinal qui est mis en marche par la friction

en tant qu'excitation sensible. Et la friction elle-même ne peut pas plus s'expliquer psychologiquement que le grattement d'une démangeaison cutanée, à moins de vouloir interpréter le physiologique par le psychologique. De toute façon, cette interprétation n'était pour Ferenczi qu'un point de départ pour son hypothèse prometteuse sur la "bio-analyse". Mais l'expérience montre que la fonction génitale ne peut qu'être troublée par les tendances non-génitales. Donc, si l'hypothèse générale de Ferenczi est bien exacte, il faut ajouter un autre élément au simple déplacement des qualités anales et urétrales vers l'appareil génital pour que la fonction génitale normale puisse s'exercer. Ne serait-ce pas justement chez l'homme la libido phallique qui par son propre principe érogène engendrerait une telle modification?

Si l'on analyse la fonction génitale normale chez des hommes qui sont orgastiquement puissants au sens de notre définition, on trouve, outre l'amour objectal phallique qui s'exprime nettement, de nombreuses tendances plus ou moins accentuées, que nous reconnaissons d'après l'analyse des impuissants, comme pré-génitales, ou sadiques, ou comme nostalgie du sein maternel. Cela suffit-il pour tirer une conclusion quant à la genèse du processus et au "sens" d'une fonction? Certes non, car maintes tendances ont pu venir s'ajouter secondairement, après l'édification de la fonction ou spécifiquement déterminée. Par exemple, quand dans l'analyse d'un homme sain, on voit se développer des tendances sadiques ou orales, la fonction génitale subit des troubles, et sans aucun doute pour cette seule raison. Par contre, rien ne change quand on analyse le plaisir génital ou l'expérience orgastique, pourvu que l'on ne réveille pas par là d'anciens désirs incestueux. Normalement, l'érotisme génital n'est soumis à aucune restriction de la part du surmoi. Celui-ci *tolère* la génitalité, voire la *déprécie*, mais il ne la repousse aucunement. Et même cette fine différence entre la tolérance et la dépréciation de la satisfaction génitale par le surmoi se marque très clairement aussi bien dans l'intensité de la satisfaction finale et dans

l'attitude envers l'objet sexuel que dans les idées sur la sexualité; une simple comparaison suffit à le démontrer. Selon des modalités individuelles, l'érotisme pré-génital s'est secondairement fortement associé à la génitalité et *trouve avec elle sa satisfaction* dans le plaisir initial et final et c'est ce qui distingue la génitalité normale. Si, soit par refoulement, soit même par simple défense, de telles aspirations pré-génitales sont exclues de la satisfaction génitale, celle-ci, à son tour, en pâtira plus ou moins, selon l'intensité de l'excitation ou de la défense rencontrée. D'où provient ce rejet?

Il est invraisemblable que les aspirations pré-génitales et autres, n'appartenant pas à la génitalité, puissent participer sans altération, c'est-à-dire sans être influencées par la tendance génitale, à la satisfaction sexuelle générale. Cela devient clair dès que l'on pense aux buts de ces pulsions, qui doivent être modifiées en quelque façon lors de l'acte sexuel, sous peine de perturber le moi. Un baiser, comme introduction à l'acte sexuel, satisfait bien entendu la libido orale: son but primitif était la succion. Dans le baiser, ce but est *élevé au stade génital de la satisfaction*. La transformation de la succion en baiser peut être imputée sans hésitation à l'influence de l'érotisme génital sur l'oral. Le baiser avec la langue l'illustre encore mieux. Il faut bien sûr supposer une influence inverse quand par exemple dans les préliminaires, la bouche entre en contact avec les parties génitales du partenaire. Entre cela et la fellation ou le cunnilingue¹ comme perversion *exclusive*, on a tous les intermédiaires et l'impuissance grandit au fur et à mesure de la prédominance des visées pré-génitales.

L'analité est élevée au stade génital comme tendance au coït *a tergo* ou comme érotisme olfactif. De même le sadisme de l'homme et le masochisme de la femme deviennent respectivement activité masculine et passivité féminine. L'érotisme urétral semble pouvoir trouver une satisfaction complète dans l'éjaculation, par suite de ses relations génétiques avec la génita-

1. *Caresse* avec la bouche sur les parties génitales du partenaire (N.d.T.)

lité, ainsi que l'a fait remarquer Ferenczi. L'éjaculation *ante portas* avec amollissement du pénis représente la limite pathologique où l'érotisme urétral s'est totalement emparé du domaine génital.

Donc la "subordination des visées pré-génitales au primat de la génitalité" conditionne aussi dans la phase phallique une *modification qualitative* des pulsions partielles. Cette modification doit être attribuée au caractère phallique de la libido et aux influences du surmoi en formation. Mais n'importe quelle pulsion pré-génitale peut fort bien, par suite d'une fixation partielle ou d'un refoulement isolé, demeurer exclu de la génitalisation. Elle peut aussi au cours du développement des activités sexuelles, à la puberté ou plus tard, se trouver rabaissée et ne pas être admise à participer à la satisfaction génitale. Une telle mise à l'écart ou un tel refoulement partiel cache un double danger. D'une part, une plus ou moins grande quantité de libido est exclue de la satisfaction, forme une stase et le contre-investissement qui s'ensuit ne peut que troubler l'harmonie de l'expérience sexuelle. D'autre part, l'impulsion refoulée exerce un effet d'attraction sur les autres tendances et elle finit par devenir le repaire des désirs réprimés. Ainsi se constitue le germe d'une éventuelle névrose. Par exemple, les caractères obsessionnels qui sont capables d'érection dressent un rigoureux tabou contre toute position de coït autre que la "normale". Nous avons également montré par des exemples combien un érotisme anal qui se généralise peut perturber l'orgasme féminin. La revendication pulsionnelle refoulée ne pourrait à elle seule créer la névrose, si ne venaient s'y ajouter l'affaiblissement de la satisfaction sexuelle et sa conséquence, la stase de la libido. De ce point de vue, le tabou qui frappe toute manipulation plus ou moins liée à l'activité onaniste, présente un danger tout particulier. Soulignons spécialement le tabou des attouchements réciproques des parties génitales. Dans de tels cas, c'est une partie importante de la génitalité proprement dite qui se trouve exclue de la satisfaction. Les effets de cette exclusion ne se limitent pas à la satisfaction,

mais suscitent extrêmement facilement une insensibilité vaginale chez la femme et provoquent chez l'homme une apathie considérable dans l'acte sexuel, voire même un affaiblissement de la puissance érective.

Après avoir tenté de jeter quelque lumière sur le développement des buts pulsionnels et de leurs interrelations, revenons-en maintenant au problème du choix de l'objet.

Pour le garçon, le choix d'un objet hétérosexuel n'entre nullement en contradiction avec les buts pulsionnels des différentes étapes de sa libido. Les buts de la libido orale, sadique, urétrale ou phallique s'adaptent (pour une future structure sexuelle individuellement et biologiquement appropriée) à l'objet le plus proche de l'enfant depuis sa naissance : sa mère. Quant au changement des relations érogènes envers cet objet, nous avons déjà traité ce problème plus haut lors de la synthèse des conditions notoires du développement de la libido et de la problématique concernant la "génése de la génitalité". Passons donc au problème du choix d'objet chez la petite fille.

Sur ce sujet, deux points de vue partiellement antagonistes s'opposent dans la littérature psychanalytique. D'une part, Freud et H. Deutsch soutiennent que la féminité de la puberté et des périodes antérieures se développe par réaction à la disposition amoureuse de la fillette vis-à-vis de son père. Donc, la fillette suivrait tout d'abord la ligne de l'activité et de la virilité avant de se convertir à des critères féminins. Sur la base de ses analyses, Karen Horney¹ fut la première à défendre un autre point de vue. Selon elle, la frustration du désir d'avoir un enfant jouerait un rôle déterminant dans la genèse du complexe de castration féminin, de l'envie d'avoir un pénis et d'être un garçon. Quant aux attitudes masculines de la femme, il faudrait les considérer comme autant de

1. "Zur Genese des weiblichen Kastrationskomplex" (Genèse du complexe de castration féminin), *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, vol. X, 1924.

formations réactionnelles et de conséquences de fausses identifications. Dans mes recherches sur les identifications manquées¹ dans les caractères refoulés, j'ai été amené à rejoindre ce dernier point de vue. D'ailleurs, Freud lui-même dans son dernier travail (*loc. cit.*) ne donne pas son explication du choix féminin de l'objet comme certaine et générale. Par contre, en étudiant le travail d'H. Deutsch, on se persuade qu'elle considère, semble-t-il, l'envie d'un pénis comme le moteur primitif de toutes les attitudes essentielles de la femme (l'enfant remplace le pénis et pendant le coït, le plaisir sexuel féminin résulte d'une identification à l'homme). Qu'est-ce qui se développe en premier lieu : le désir d'un enfant et la passivité féminine ou le désir d'un pénis et l'activité virile? A une telle question, il est bien sûr impossible de donner une réponse universellement valable. Néanmoins, en distinguant but et objet de l'instinct en ce qui concerne également le développement sexuel féminin, il est possible de supprimer bien des contradictions apparentes qui obscurcissent le problème.

Qu'il n'y ait pas dans l'enfance une organisation vaginale capable de devenir le fondement de la féminité affirmée, voilà un fait qui parle en faveur de l'hypothèse de Freud et H. Deutsch. L'onanisme clitoridien à l'âge œdipien et à la puberté appartiennent aux données typiques et le désir d'un pénis est systématiquement présent même s'il ne joue pas toujours un rôle pathogène primaire. Par exemple, on le trouve même chez les caractères les plus féminins et les plus maternels, fait que Horney souligne également. "Désir d'avoir un pénis" et "désir d'être un homme" ne sont donc pas identiques : on peut rencontrer le premier sans le second, mais pas l'inverse. *Le complexe de virilité de la femme est la manifestation caractéristique du désir d'un pénis et ne peut apparaître que si une identification avec l'homme (le père) a déjà eu lieu dans le moi.* C'est un cas très fréquent dans les névroses obsessionnelles des femmes. Chez les hystériques, en revanche,

1. Cf. *Der triebhafte Charakter*, op. cit.

le désir d'un pénis est demeuré sans influence essentielle sur l'attitude féminine et maternelle et ne s'exprime que par quelques symptômes très isolés.

L'analyse du développement de l'amour objectal hétérosexuel chez différents types de femmes frigides montre qu'il dépend bien moins de l'érotisme clitoridien et du désir d'un pénis que des conditions extérieures, auxquelles sont soumises les identifications.

Pour bien des femmes qui repoussent les hommes et l'hétérosexualité tout en affichant un comportement nettement masculin, une identification précoce et totale avec le père a été provoquée par l'attitude même de ce dernier¹. Ces femmes ont reçu trop peu d'amour et de compréhension de la part d'un père le plus souvent sévère, absent, froid ou même parfois brutal. Dans leurs fantasmes sadiques, elles se représentent elles-mêmes comme détentrices de ces caractères; ce qui contredit étrangement le mépris qu'elles réservent à la "brutalité des hommes", et des hommes seulement. Lorsque l'analyse a créé chez ces femmes un fort transfert positif, les désirs de maternité et la tendance à se livrer au médecin (le père) se mettent à émerger des couches profondes de l'inconscient, qui correspondent à une étape précédente du développement de la libido. L'analyse de tels cas a pu être menée jusqu'à l'âge limite où peut remonter le souvenir. On a pu montrer que la scène primordiale a été vécue en pleine identification avec la mère, puis, qu'à un certain âge, a pris naissance une identification au père qui allait supplanter et éliminer de la formation du caractère l'identification à la mère. Dans l'établissement de l'identification au père, la scène primordiale joue un rôle important. En effet, le comportement brutal de son père pendant la journée cadrait parfaitement avec cette "scène de bagarre" que la petite fille avait épiée la nuit, si bien que l'enfant était donc naturellement amenée à penser que sa mère avait été battue, blessée, châtrée. *En se détournant du père, ce qui provoque la fin de l'identification à la mère et l'introjection du père qui la néglige, la*

1. Cf. Chapitre IV, d.

fillette achève sa structure œdipienne. Seule la peur de la castration a pu motiver cet éloignement à l'égard du père, car pendant la scène primitive la fillette s'identifiait à la mère. Les réactions thérapeutiques positives de ces patientes le montrent également. En effet, lorsque leur identification maternelle se réveille sous l'influence du transfert positif, surgissent des rêves et des fantasmes à coloration masochiste. Elles s'en défendent immédiatement en exagérant encore leur masculinité et leur haine des hommes. La motivation profonde d'une telle défense réside dans une peur manifeste de la génitalité. Ces femmes qui jusque-là toléreraient encore l'acte conjugal, se mettent à ne plus le supporter ou en à craindre avec ou sans angoisse des conséquences vaguement néfastes. On comprend sans difficulté qu'il y a ici peur de perdre le pénis. Car après l'instauration de l'identification au père, le désir de posséder un pénis s'est transmué en un fantasme inconscient d'en posséder véritablement un. (Une patiente qui avait précisément ce fantasme, urinait toujours debout au-dessus de l'orifice du cabinet.) Mais ce que l'on croit posséder, on doit également craindre de le perdre. Il est par contre plus difficile de comprendre l'angoisse de la castration avant l'identification au père. Car n'existait alors que le désir d'avoir un pénis. Ce qui certes exclut l'angoisse de castration au sens strict, mais non pas la peur d'être encore plus meurtrie dans des organes génitaux déjà mutilés. Car il en reste quelque chose : le clitoris, dont beaucoup de petites filles croient qu'il va encore grandir, et qui peut toujours procurer du plaisir. Nonobstant, on se conformerait mieux aux faits psychologiques en parlant pour la femme d'"angoisse génitale" plutôt que d'"angoisse de castration".

L'identification au père, qui produit dans le caractère le complexe de virilité, provenait donc de la frustration amoureuse que la fillette avait subie de la part du père. Il ne résultait pas (ou tout au moins pas immédiatement) du désir d'un pénis. Celui-ci existait auparavant par lui-même et indépendamment de l'identification à la mère. Désir d'un pénis et identi-

fication à la mère n'entreront en conflit que lorsque celle-ci se heurtera à la barrière de la frustration extérieure. L'identification au père, conséquence de conditions purement externes, apportera ensuite, et ensuite seulement, au désir du pénis toute cette force que nous verrons ultérieurement à l'œuvre dans le caractère et dans les symptômes.

En comparant ces patientes avec d'autres, il apparaît que le désir d'un pénis ne mène pas toujours à la masculinité. Beaucoup de patientes n'ont jamais développé un caractère viril mais ont toujours présenté des qualités féminines, et même parfois, malgré leur hystérie, des qualités maternelles, qui reposent dans le moi sur une identification à la mère. La "poussée d'activité" que décrit H. Deutsch (*loc.cit.*) n'a été pendant la puberté qu'une manifestation passagère¹, et n'a pas pu transformer de façon notable les grandes lignes de la personnalité.

L'analyse de l'évolution des relations objectales montre, dans ces cas aussi, toute la portée du comportement concret et du caractère du père pour l'épanouissement et le maintien de la féminité. Sans être lui-même ni féminin ni soumis à la mère, le père a apporté à sa fille beaucoup d'amour inaccompli. Par suite, à la frustration interne n'est pas venue se surajouter une frustration externe aussi forte que dans le type précédent, et la raison d'une identification totale au père a donc également disparu. L'identification à la mère a aussi pu subsister sur la base de la satisfaction de l'amour objectal, au moins sous l'aspect de la tendresse. Ce qui a manqué pour une stabilisation complète, c'est essentiellement l'érotisme vaginal, lequel n'a pas pu s'instaurer en raison de conflits névrotiques. Mais tandis que, dans le type précédent, la sensualité hétérosexuelle échoue contre l'angoisse génitale, c'est

1. La poussée d'activité ne peut pas même être retenue comme un précurseur typique de la passivité féminine. J'ai eu à traiter d'une dépression chronique une patiente au caractère masculin qui présentait le processus opposé. A l'époque des premières règles, ce furent des fantasmes féminins d'abandon au père qui émergèrent tout d'abord. Puis elle prit très peur en remarquant qu'elle ressentait différemment les baisers de son père, elle battit en retraite et adopta depuis lors une allure masculine.

ici la peur de l'inceste et le sentiment de culpabilité vis-à-vis de la mère qui jouent le rôle principal. Bien entendu, à cela s'ajoute dans le cas d'hystéries graves, une peur intense du coït (angoisse génitale).

Toutefois, l'onanisme clitoridien et le désir d'un pénis appartiennent aussi aux données classiques de ces cas. En quoi consiste donc la différence entre les deux types? Eh bien, la comparaison permet d'affirmer que *dans le type obsessionnel-masculin, la masturbation du clitoris s'accompagne de fantasmes sadiques et homosexuels-actifs, alors que dans le type hystérique féminin, elle va de pair avec des représentations hétérosexuelles et très souvent masochistes du coït.*

Ces faits jettent une certaine lumière sur la différence apparente entre le point de vue de Freud et H. Deutsch d'une part, et celui de Horney et moi-même d'autre part. Les premiers envisagent la libido phallique masculine comme s'épanouissant d'abord, alors que nous, nous avons en vue la disposition psychique de la petite fille envers son père, qui préfigure son attitude féminine ultérieure et qui, selon nous, se développe la première. Le développement sexuel féminin se trouve en outre compliqué du fait que *la fillette désire son père d'abord avec un organe masculin* (fantasme de coït avec orgasme clitoridien). Mais rien ne fait actuellement obstacle à la conception suivante : la libido d'organe de la femme est au début masculine et son attitude psychique est normalement toujours (à une exception près¹) féminine ou analogue à sa féminité ultérieure.

Que la fillette découvre d'abord le pénis en jouant avec ses camarades ou avec ses frères, ou qu'elle acquière d'abord le désir d'un enfant à l'occasion d'une naissance par exemple, il se peut que cette alternative dépende entièrement du hasard. Quant à savoir si la

1. Si en effet la brutalité du père empêche dès le départ chez la fillette tout épanouissement de son identification à la mère, soit elle conservera une fixation orale durable à sa mère et ne sera jamais qu'une personnalité complètement infantile, soit elle s'identifiera à son père, avant même d'avoir pu apprendre à l'aimer. C'est une situation que j'ai rencontrée chez des psychopathes impulsives et masochistes gravement atteintes d'infantilisme.

comparaison des organes génitaux *avant* la phase génitale aura surtout pour effet d'accroître le complexe de castration, c'est encore là pour nous une question totalement en suspens. Car il faut certainement ici tenir compte du fait que l'organe génital a déjà été découvert comme source de plaisir et investi par le narcissisme. De plus, et c'est un fait encore plus décisif, le désir d'un pénis et celui d'un enfant ont très longtemps coexisté en bonne entente et sans influence réciproque, jusqu'à ce que dans le tumulte de la période œdipienne les variations du destin individuel rétablissent dans un sens ou dans l'autre l'équation : pénis/enfant. La fillette sortira du conflit œdipien tantôt avec un complexe de virilité, tantôt avec une identification à la mère, mais en tout cas l'érotisme clitoridien *qui a déjà été activé* n'y jouera aucun rôle spécifique.

Si la fillette a terminé sa phase œdipienne avec une identification à la mère sur le plan du caractère, celle-ci ne s'accordera avec l'érotisme clitoridien que jusqu'à la puberté. A ce moment, avec la réactivation des anciens conflits, l'identification à la mère finira par disparaître au profit du complexe de virilité, à moins de former la base du primat vaginal.

Comment s'instaure le primat vaginal? C'est une question encore obscure sous bien des aspects. Dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud affirmait qu'à la puberté, l'érotisme clitoridien se déplace normalement vers le vagin. Freud ne s'étend pas davantage sur les modalités et les conditions d'un tel déplacement. Des recherches comparatives il résulte aujourd'hui que la principale condition du déplacement consiste en une identification caractérielle à la mère, qui a lieu dans le moi. Mais même dans de telles conditions, on peut néanmoins se demander comment l'érotisme phallique du clitoris peut se "transformer" en érotisme réceptif du vagin; car sans une telle métamorphose, un déplacement pur et simple serait difficile à imaginer.

A ma connaissance, c'est Jekels¹ qui, le premier,

1. "Einige Bemerkungen zur Trieblehre" (Quelques remarques sur la théorie des pulsions), *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, vol. I, 1913.

a fait la liaison causale entre l'analité et l'érotisme vaginal sur la base de leur commune qualité de réceptacle (creux). Plus tard, Ferenczi¹ et Lou Andreas-Salomé ont défendu la même idée. Récemment, H. Deutsch (*loc. cit.*) a découvert qu'outre les caractéristiques de réceptacle de l'analité, le vagin prenait également à son compte celles de l'oralité. D'ailleurs, l'activité de succion du vagin est un phénomène bien établi. Mes propres recherches sur l'évolution du surmoi de la femme (*loc. cit.*) m'ont amené aux résultats suivants : l'"identification à la mère dans le moi" s'édifie à partir des attributs de l'analité et de l'oralité et "l'évolution normale de la femme" comporte, "après la frustration phallique, une régression partielle à un stade précédent du développement de la libido". L'étude des perturbations de l'orgasme féminin ne donne pas seulement confirmation de l'idée précédemment citée, elle mène aussi inévitablement à la conclusion que l'indispensable "déplacement" de l'érotisme clitoridien, clef de voûte de l'édification du primat vaginal, n'est possible qu'après le déplacement vers le vagin de la libido anale et orale. Dans ces déplacements, il ne s'agit que de mouvements de l'intérêt psycho-libidinal et non de processus physiologiques quelconques. Le vagin a sa propre érogénéité physiologique, qui ne peut pas entrer en scène tant que le clitoris le précède de son fort investissement psychique et de son érogénéité physiologique. Mais si des intérêts oraux-réceptifs ou anaux-passifs de la libido ont été investis du côté du vagin - ce que l'identification à la mère rend précisément possible - le clitoris va perdre plus ou moins de son intérêt psychique. Toutefois, son excitabilité physiologique ne disparaît pas pour autant, elle a au contraire un important rôle à jouer dans les préliminaires et dans le coït. Mais faire naître l'excitation par le clitoris ne présente plus qu'un intérêt secondaire, dès que sont découvertes les nouvelles sources de plaisir du vagin qui, lui, peut satisfaire toutes les aspirations de la libido, corres-

1. Versuch einer Genitaltheorie.

pond au rôle biologique de la sexualité et, contrairement à l'érotisme clitoridien, ne crée aucune sorte de conflit psychique.

En résumé, il nous faut distinguer dans le concept de génitalité trois éléments fondamentaux :

1) *L'érogénéité locale des zones génitales* (excitabilité génitale).

2) *La libido somatique centrée sur l'appareil génital* (poussée génitale).

3) *La libido psycho-génitale* (désir génital).

Ces éléments, quoique reposant sur des bases différentes, entretiennent les plus étroites relations. L'érogénéité génitale s'appuie sur l'excitabilité spécifique des centres du plaisir génital. La libido psycho-génitale, cas particulier de l'énergie sexuelle psychique, se fonde sur l'érogénéité génitale et exprime essentiellement que l'intérêt sexuel psychique *général* se tourne vers la zone *génitale*. La libido somatique, en tant qu'excitation sexuelle physique en général, a son siège dans le système neuro-végétatif et sa source dans des sécrétions internes (d'un chimisme sexuel encore hypothétique). *L'orgasme* (et, avec lui, la régulation de l'économie libidinale) *n'est donc assuré que si une pulsion psycho-génitale bien développée est capable de concentrer sans perturbation sur la zone génitale l'excitation sexuelle somatique*. Le fait que seul l'appareil génital est en mesure de procurer la satisfaction orgastique doit nécessairement tenir à la structure physiologique des différentes zones érogènes.

Toute perturbation de l'un des trois éléments de la génitalité conditionne une impuissance orgastique et une stase libidinale. C'est ce qui se produit quand la perception des élans génitaux est refoulée, quand la libido génitale psychique est repoussée vers d'autres zones érogènes, ou quand, par suite d'une évolution psycho-génitale défectueuse, la libido pré-génitale s'empare du domaine génital etc. Toutes ces perturbations

affectent le cours de l'excitation sexuelle somatique.

Parmi les multiples possibilités qui s'ouvrent à la libido accumulée dans la stase (formation d'angoisse de stase, symptômes de conversion, symptômes obsessionnels), le renforcement de l'instinct de destruction possède une signification sur laquelle on ne s'est guère penché jusqu'à présent. C'est ce que nous allons faire maintenant.

CHAPITRE VII

L'INSTINCT DE DESTRUCTION DEPEND DE LA STASE LIBIDINALE

Dans la nouvelle de Paul Bourget, *Le disciple*¹, un couple d'amants qui, pour des raisons névrotiques se refuse à l'acte sexuel, décide de commettre un suicide commun. Toutefois, ils décident aussi de se posséder physiquement avant la mort. L'amant en est apaisé : *"La plénitude de la vie volontaire et réfléchie affluait en moi maintenant, comme l'eau d'une rivière dont on a levé l'écluse."* La décision de faire avorter le double suicide s'établit immédiatement en lui. Mais l'amante, qui est restée indifférente, s'est entre-temps donné la mort.

S'agit-il seulement d'une fiction romanesque ou bien l'auteur aurait-il entrevu un enchaînement significatif ? Un suicide a été décidé dans un état d'insatisfaction sexuelle ; l'un des amants, satisfait, renonce à cette décision, l'autre, insatisfait, l'exécute. Autrement dit, quand l'instinct sexuel n'est pas satisfait, l'instinct de destruction prend de l'importance alors qu'il perd de l'énergie dans le cas contraire.

1. Ce fait a été porté à ma connaissance lors d'une discussion à l'Union Psychanalytique Hongroise.

Dans son livre *Le moi et le ça*¹, Freud pose les deux instincts fondamentaux : l'Eros et l'instinct de mort (*instinct sexuel/instinct de destruction, amour/haine*) comme deux tendances polaires qui régissent l'organisme aussi bien que les réactions psychiques. L'opposition de ces instincts se manifeste aussi et de façon très nette dans l'*ambivalence* de la plupart des attitudes mentales. Mais quelle est l'importance relative de ces deux instincts ? Ont-ils une influence réciproque et quelle est-elle ? Il est maintenant facile de montrer que *l'intensité de l'instinct de destruction* (c'est-à-dire de ses manifestations, de la haine, de l'agressivité, de la brutalité et du sadisme) *dépend soit de la possibilité actuelle de satisfaction sexuelle, soit de la pression exercée par la stase somatique de la libido.*

Notre démonstration s'appuie sur des signes cliniques si bien connus que nous pouvons nous dispenser de l'analyse détaillée des malades. La dépendance dont nous venons de parler s'observe aussi bien dans le domaine corporel que dans celui des attitudes mentales. Il n'y a en fait évidemment pas lieu de séparer attitudes mentales et manifestations corporelles.

Déjà, dans la neurasthénie aiguë, qui a pour origine une satisfaction inadéquate et pour fondement la stase somatique de la libido, nous voyons s'amplifier les manifestations de l'instinct de destruction : irritabilité et explosions de colère à propos de riens, ainsi qu'une excessive agitation motrice. Les recherches théoriques de Freud sur la libido, confirmées par les résultats d'Abraham, Federn, Sadger et bien d'autres, nous apprennent que, de même que l'appareil génital et les zones érogènes sont des zones fonctionnelles de l'instinct sexuel, de même l'instinct de destruction fait appel à la *musculature*. Et, comme le montre l'analyse des cas concernés, l'agitation motrice se manifeste dans ces névroses au point que l'excitation sexuelle non satisfaite s'empare du système musculaire; elle ne s'y manifeste cependant plus comme activité sexuelle,

1. Dans *Essais de psychanalyse*, Paris, 1951.

mais comme tendance à la destruction. Il nous faut donc admettre que *si l'excitation sexuelle n'est ni jugulée dans le symptôme, ni endiguée dans l'angoisse de stase, elle va passer dans l'instinct de destruction.*

Chez les caractères sadiques-impulsifs, l'agitation motrice, la tendance à l'agressivité musculaire voire à la destruction, de même que l'agressivité générale, sont, on le constate aisément, d'autant plus fortes que les sujets ont vécu plus longtemps dans l'abstinence. On voit même ces impulsions diminuer dès que l'abstinence a cessé, ne serait-ce que pour peu de temps.

De même, comme l'a bien montré l'analyse d'un de nos cas, l'agitation motrice qui se traduit par le *besoin de voyager ou la fugue permanente*, repose sur une excitation sexuelle reportée sur l'appareil musculaire. Ce besoin impérieux de voyager et de fuir correspondait ici à la recherche inconsciente d'un objet sexuel et de la satisfaction sexuelle.

Que le nourrisson commence à mordre, c'est-à-dire à devenir sadique-oral, quand il est sevré, voilà encore un fait probant. Et chez les enfants qui sont sur le point de refouler le complexe d'Œdipe, nous pouvons aussi observer que l'excitation passe du domaine érotique et sensible au domaine moteur et destructeur.

Quand, avec le début de la puberté, commence l'évolution tant physique que mentale de la sexualité, le caractère est en général bien différent de ce qu'il sera à la fin de cette phase. Au début, ce sont la rêverie, la sentimentalité, le penchant à un amour universel de l'humanité qui prédominent. Plus tard, quand s'établissent le nouveau refoulement du complexe d'Œdipe et la lutte contre la masturbation, se développe le caractère dit de "l'âge ingrat" : méchanceté, arrogance, tendance à chahuter les parents et les éducateurs, envie de se chamailler ou de se dépenser en faisant du sport. De ses années de lycée, chacun garde le souvenir que les classes de sixième et de cinquième (et plus rarement de quatrième) étaient redoutées des professeurs¹.

1. Respectivement en France, les classes de troisième, quatrième et cinquième (N.d.T.)

Dans d'autres domaines également, on voit l'excitation sexuelle non satisfaite se changer très facilement en agressivité, voire en brutalité, comme un amour déçu peut très facilement se transformer en haine.

Au moment de la menstruation, et tout particulièrement juste avant le début du cycle, les femmes névrosées sont soit extrêmement irritées et agressives, soit très déprimées. Chez telles de mes patientes qui étaient à la fois psychopathes impulsives et frigides, je pouvais d'après l'augmentation de leur agressivité, deviner le début de leur menstruation. La psychiatrie voit dans la mauvaise humeur qui accompagne les règles une conséquence *directe* du processus somatique de la menstruation, et essaie par conséquent d'influer sur ces troubles par une thérapeutique organique. L'analyse montre au contraire que l'irritabilité et l'agressivité sont des réactions psychiques aux écoulements de sang génitaux, tandis que la dépression correspond en partie à une atteinte au narcissisme (la plupart des femmes ayant l'impression que la menstruation les désavantage par rapport aux hommes) et en partie à un refoulement des tendances agressives (sentiment de culpabilité). Mais ces réactions ne sont pas purement psychiques. La preuve en est que, dans de nombreux cas, l'agressivité et les fantasmes sadiques s'amplifient avant même que la femme ne sache que son cycle va commencer, ce qui est très souvent le cas, vu l'irrégularité des règles chez les femmes névrosées. Si, grâce à l'analyse, ces femmes acquièrent la sensibilité génitale ou même la puissance orgastique, ces réactions d'humeur font place à une excitation sexuelle locale et générale, car normalement la libido augmente juste avant la menstruation et pendant celle-ci. Une fois libérée de sa frigidité, la femme ne va justement plus souffrir de la stase libidinale qui, quand elle n'engendre pas une angoisse de stase, accroît l'agressivité. Elle a accepté la génitalité sans pénis et l'attente de la satisfaction sexuelle ne crée plus chez elle ni angoisse ni haine, mais la prédispose davantage à l'amour, contrairement à la femme névrosée qui réprime même le plaisir de l'attente.

L'analyse des couples où règnent querelles et brutalités montre que celles-ci proviennent essentiellement d'un état d'insatisfaction sexuelle. Nous reviendrons en détail sur ce sujet dans le dernier chapitre.

Les animaux castrés (chapons, bœufs, chiens etc.) sont totalement dépourvus d'agressivité. Par contre, les coqs et les taureaux sont d'autant plus agressifs qu'ils couvrent plus rarement les femelles. Après l'accouplement, faiblissent, non seulement la libido, mais aussi l'agressivité. Pour dresser très sévèrement les chiens de garde, on les tient à la chaîne et à l'écart des chiennes. La nature flegmatique des eunuques châtrés avant la puberté montre, non seulement que la stase de la libido est une source importante de l'agressivité, mais encore que l'instinct de destruction perd son pouvoir sur le monde extérieur quand manque l'apport de la source libidinale.

Les incidents qui marquent le retour d'âge et la vieillesse constituent une exception. Au début de l'involution du retour d'âge, le sujet réagit d'abord violemment par une activité sexuelle accrue, et cela d'autant plus qu'il a été toute sa vie durant moins satisfait. Il n'est pas rare, au moment du retour d'âge, de voir s'éveiller des pulsions sadiques, c'est-à-dire des pulsions sexuelles cruelles. Tout cela n'est qu'un préliminaire à l'involution du *vieillessement* où, selon l'hypothèse de Freud, l'instinct de mort ou, en d'autres termes, l'instinct de destruction biologique, se développe à l'intérieur de l'individu. Avec le tarissement de la source individuelle de l'Eros, c'est-à-dire de l'instinct de vie, s'instaure, et cela ne peut pas être le fait du hasard, le processus d'involution qui mène à la mort.

En outre, la disparition spontanée des tendances à l'agressivité ou à la cruauté après un acte sexuel *satisfaisant* prouve aussi que l'instinct de destruction dépend bien de l'état de la libido. Ainsi, l'orgasme génital ôte manifestement de l'énergie au système musculaire. Les sportifs acharnés, lorsqu'ils vivent dans l'abstinence afin de réaliser de plus hautes

performances, se fondent sur l'observation correcte de ces faits.

Voyons maintenant quelles relations il y a entre le sadisme et d'une part, la stase libidinale ainsi que l'instinct de destruction et l'angoisse névrotique, d'autre part.

Les instincts servant de base aux lois biologiques sont inscrits dans l'organisme, et seuls le moment, le mode et l'intensité de leur émergence dépendent de l'expérience individuelle. Ainsi, nous constatons que l'apparition des pulsions partielles érogènes se fait selon un ordre déterminé et qu'elle dépend étroitement des exigences de l'éducation matérielle et morale. Dans chaque phase du développement de la libido, on voit, pendant un certain temps, l'interdiction et aussi l'autorisation de la satisfaction coexister jusqu'à ce que finalement la frustration l'emporte. Il en résulte une double conséquence. Premièrement, c'est une autre pulsion que la frustration n'a pas encore touchée qui va apparaître plus nettement au premier plan (par exemple, ce sera l'analité quand l'enfant aura été arraché au sein maternel, ce sera la masturbation génitale après le succès de l'apprentissage de la propreté). Deuxièmement, *toute frustration suscite haine et ambivalence envers l'objet qui impose les limites à la satisfaction*. Plus l'irruption de la frustration aura été forte, plus la phase de la haine sera envahissante; plus l'éducation aura réussi rapidement et brutalement à faire renoncer l'enfant à ses instincts, plus la haine sera intense. La troisième conséquence de la frustration et de l'ambivalence qui en résulte, c'est une identification plus ou moins complète à l'agent de la frustration. Cela peut sembler paradoxal, mais c'est un fait indéniable : *on s'assimile caractériellement à celui qu'il nous faut haïr parce qu'il nous est interdit de l'aimer*. L'énergie pulsionnelle utilise l'identification à l'objet, c'est l'amour; ce qui motive l'identification, c'est la haine provoquée par la frustration

qu'on a subie. Ainsi l'objet que l'on ne pouvait pas cesser d'aimer et qu'il fallait bien haïr parce qu'il n'autorisait pas la satisfaction, va prendre valeur d'exemple lorsque le caractère du moi et de l'idéal du moi vont se former.

C'est chez les caractères impulsifs que ce phénomène se manifeste le plus nettement. Les hommes de ce type qui développeront ultérieurement sans refoulement des tendances agressives et en particulier sadiques, avaient dès leur plus tendre enfance, contrairement aux caractères refoulés, joui d'une satisfaction non refoulée de leur libido. L'agressivité n'est apparue complètement que par la suite, lorsque les parents ou leurs substituts se mirent à réprimer *brutalement* la satisfaction sexuelle. La frustration brutale de l'inceste est alors ressentie d'autant plus durement que la satisfaction sexuelle réelle avait puissamment accru cet amour. Cela montre que les pulsions partielles ne se sont pas développées dans l'ordre habituel et que la sexualité infantile était "perverse polymorphe" au sens le plus large de l'expression. La génitalité était pleinement déployée et même satisfaite, dans la mesure des possibilités physiologiques. L'introjection prématurée des objets aimés et de leur brutalité crée un idéal du moi sadique dont l'agressivité se tourne vers l'intérieur et vers l'extérieur. Ces enfants seront incapables d'aimer, tout en étant extrêmement assoiffés. *La haine a étouffé tout mouvement amoureux*. Plus tard, ce qu'ils détesteront le plus sera précisément l'endroit où ils ont réclamé le plus d'amour, la maison familiale. Comme ils ont en outre réprimé les tendances à l'amour, ils comprennent parfaitement qu'ils s'exposent à des déceptions; ils ne convoitent jamais que des objets inaccessibles et se comportent de façon à essayer inévitablement un refus catégorique. Tout comme leur désir sensuel, leur réaction après l'inévitable déception est non-refoulée et impulsive. En outre, ces réactions sont d'un sadisme caractérisé, c'est-à-dire agressives-destructrices au sens sexuel, et l'analyse de leur origine montre que, dans le mode de l'agression comme dans l'objet qu'elle vise, réapparaît l'impulsion sexuelle

interdite. La frustration de la satisfaction sexuelle a donc fait émerger l'agressivité. La combinaison du désir de vengeance et de la pulsion sexuelle interdite engendre la tendance sexuelle à la destruction, le sadisme.

Dans le domaine de l'hystérie et des névroses de refoulement de type obsessionnel, on trouve de nombreuses preuves à l'appui de cette conception de l'origine individuelle du sadisme. Rappelons ici notre description de la réaction de cette femme obsessionnelle (Ch.V,2), lorsque ses tendances amoureuses réapparaissent dans la situation de transfert. Ne pouvant rien savoir de ses désirs et craignant l'analyste comme tout objet sexuel, elle se met à le haïr. Alors prolifèrent des fantasmes sadiques dont le caractère sexuel est indiscutable. Le processus, qui est ici inconscient, se déroule au grand jour chez l'individu impulsif. Celui-ci exige sans ménagements des preuves d'amour, et il menace par exemple d'empoisonner le médecin lorsqu'il est repoussé. Il n'admettra jamais que son intention meurtrière était motivée par ce refus ; car sa fierté si facilement offensée et son sentiment de culpabilité lui interdisent un tel aveu. Bien au contraire, il finira par trouver quelque vaine rationalisation ou par déclarer tout simplement que d'assassiner, de châtrer ou de mettre le feu le guérirait sûrement, que ce serait pour lui la seule façon de se satisfaire vraiment, qu'il devrait "aller jusqu'au bout" une bonne fois pour toutes.

Les relations entre l'instinct de destruction et l'angoisse névrotique ne sont pas aussi simples que celles qui existent entre celui-là et la stase libidinale.

En son temps, Adler niait que la source de l'angoisse soit à rechercher dans la libido, et défendait le point de vue selon lequel l'angoisse serait une réaction aux impulsions agressives. Une observation superficielle semble confirmer cette conception. En effet, quand les caractères impulsifs réfrènt leurs tendances sadiques, l'angoisse fait son apparition. Mais, lorsqu'ils réalisent ces tendances, leur angoisse

névrotique se trouve renforcée, contrairement à l'angoisse de stase, qui se dissipe après la satisfaction sexuelle. Serait-ce alors la signification sociale de l'"angoisse d'agression" qui expliquerait sa différence qualitative avec l'angoisse libidinale ? Mais cette hypothèse est incompatible avec les résultats de notre étude qui a démontré cliniquement que l'intensité de l'agressivité dépend de la stase libidinale. Il nous suffira donc d'ajouter ici cet autre fait : c'est au moment de leurs règles que les psychopathes agressives, qu'elles deviennent effectivement agressives ou non, développent au maximum soit leur angoisse morale soit leur *angoisse d'agression*.

En quoi l'angoisse d'agression (ou l'angoisse morale) diffère-t-elle génétiquement de l'angoisse sexuelle ?

Au début de son développement, le moi tend uniquement à obéir aux exigences du ça ; mais, contraint de vivre au sein d'une communauté sociale, le moi, s'il ne veut pas risquer d'y être englouti, doit bientôt se ranger aux côtés du surmoi moral qui s'impose à lui. Tout cela, nous le comprenons maintenant grâce à l'enseignement de Freud. Ainsi le monde extérieur restreint-il les instincts et, en cas de désobéissance, des punitions sont à craindre (la castration en tant que punition de la masturbation par exemple) ; à cela, le moi réagit par l'*angoisse d'objet* et ne pouvant maîtriser ses exigences instinctuelles, il lui faut les refouler. Mais cette crainte d'être puni ne disparaît pas pour autant ; elle subsiste sous forme de sentiment de culpabilité, car l'objet redouté passe dans le moi comme refoulement interne, comme un "tu ne dois pas" interne : on dit que l'objet est introjeté comme surmoi. Le sentiment de culpabilité est essentiellement une angoisse morale (Freud) ; l'expression "angoisse morale"¹ rend pleinement compte de ce que le sentiment de culpabilité n'est qu'un prolongement de l'angoisse de castration qui est le véritable modèle de toute angoisse de punition (Freud). On s'imagine être profondément moral, mais, fondamentalement on a seulement peur : c'est ce

1. Voir le glossaire (N.D.T.)

que révèle l'analyse de toute névrose obsessionnelle.

Mais si l'on examine de plus près la nature du sentiment de culpabilité, de l'angoisse morale, et si on la compare avec l'angoisse infantile de punition, on aboutit à une différence essentielle : l'angoisse de castration est la réaction immédiate du moi quand il sent en lui une exigence sexuelle interdite. Au contraire, l'angoisse morale est avant tout la réaction du moi quand il sent en lui une tendance sadique-destructrice; d'un point de vue purement descriptif, il faut par conséquent appeler l'angoisse morale *angoisse d'agression*. Elle signifie en effet que l'individu a peur d'être lui-même détruit s'il se comporte de façon égoïste, cruelle ou *anti-sociale*. L'angoisse de castration signifie au contraire la peur névrotique d'être mutilé dans ses organes génitaux si l'on cède aux élans de sa *libido*.

Quelque chose doit donc nécessairement venir s'ajouter à l'angoisse de castration pour qu'elle se transforme en sentiment de culpabilité. Ce quelque chose c'est la *réaction agressive-destructrice au danger de castration* (ou à la *frustration d'une satisfaction libidinale*). Ce processus que l'on observe le plus facilement dans les névroses obsessionnelles peut se résumer ainsi : l'enfant a subi une frustration d'une impulsion libidinale; sa réaction est double : d'une part, angoisse de castration; d'autre part, tendances agressives contre celui qui est à l'origine de la frustration. La haine est en fin de compte la réaction naturelle à une frustration ou à une limitation dans la recherche du plaisir. Cette haine s'accompagne de pensées et, dans les cas extrêmes, d'impulsions meurtrières. Mais comme l'objet haï est en même temps aimé, une angoisse face à la réalisation de telles impulsions sur l'objet aimé en vient à se développer; cette angoisse d'agression s'unit alors à l'angoisse de castration : si l'on veut voler le phallus de son père, il faut aussi craindre d'être soi-même châtré. L'angoisse morale ou angoisse d'agression est donc bien une expression immédiate d'un élan de vengeance refoulée, mais elle n'émerge pas seulement du contexte

haine-vengeance. La haine par elle-même mènerait à l'action sans sentiment de culpabilité. C'est tout d'abord l'amour, amour de l'objet comme amour de soi-même, qui crée l'angoisse morale.

D'un côté comme de l'autre, nous constatons donc la même chose : *la haine dépend de l'intensité du refus de l'amour, l'instinct de destruction dépend de la stase libidinale*. L'homme sain éprouve aussi de l'angoisse d'agression, mais celle-ci apparaît seulement comme inhibition morale dépourvue d'affectivité puisque la stase libidinale fait alors défaut. Il s'agit avant tout de comprendre pourquoi, chez les malades, l'angoisse morale peut apparaître accompagnée de tous les signes de l'affect d'angoisse : c'est qu'à la base de toutes ces réactions complexes, opère la source actuelle de tous les phénomènes névrotiques, à savoir la stase libidinale.

CHAPITRE VIII

SIGNIFICATION SOCIALE DES TENDANCES GENITALES

Dans le dernier chapitre, nous avons pu constater que l'on est d'autant plus enclin à une attitude agressive envers le monde extérieur que les tendances génitales se heurtent à des obstacles internes ou externes. C'est ainsi que, dans la névrose obsessionnelle, l'érotisme génital s'est mis au service de l'instinct de destruction et que, dans les fantasmes de cette névrose, le membre viril devient l'instrument de la haine. Et nous sommes parvenu à la conclusion suivante, corroborée par des exemples tirés du règne animal : l'agressivité est jugulée par la satisfaction génitale, elle est suscitée par la faiblesse ou l'absence de satisfaction et elle s'éteint définitivement par suite du tarissement de l'instinct sexuel.

Donc, si le refoulement de la génitalité et plus particulièrement l'absence de satisfaction génitale accroissent les tendances sadiques, il faut bien admettre que la tendance, générale dans notre civilisation, à rejeter, à réprimer et à diviser la sexualité joue un rôle décisif dans l'émergence du sadisme humain.

a) *La séparation des tendances génitales dans la société*

Chez les animaux, l'instinct de destruction n'apparaît que comme instinct *oral d'anéantissement*. Il est au service de la vie individuelle ou de la conservation de soi. Quand la faim l'exige, les carnassiers se mettent à détruire des objets appropriés. Mais, une fois rassasiés, les fauves des ménageries deviennent inoffensifs. Leur attitude agressive vis-à-vis des étrangers est tout simplement due à une vague sensation instinctive de danger; nous en avons la preuve dans le comportement tout autre que ces animaux adoptent vis-à-vis de leur dompteur. Chez l'animal, on n'observe rien qui ressemble de près ou de loin au sadisme phallique ou anal de l'homme, qui poignarde, fusille, frappe, perfore, écrase, piétine¹.

L'instinct de destruction de l'homme se distingue essentiellement par un trait : ses buts ne sont pas biologiquement nécessaires; à cet égard, il s'identifie tout à fait à la sauvagerie des animaux quand ils ne peuvent atteindre la satisfaction sexuelle. Dans cette mesure, il est la contrepartie (et la conséquence) de la civilisation et de la culture humaines, qui de leur côté se fondent sur la répression et la sublimation de la sexualité. Qu'advient-il de l'instinct de destruction? C'est l'environnement social et la faculté d'adaptation de l'individu qui en décideront. L'instinct de destruction peut aller jusqu'à se développer soit en un caractère asocial et cruel (le meurtrier sadique!) soit, à l'opposé, en une hypermoralité obsessionnelle, dont l'intolérance et la dureté dévoilent clairement l'origine. Que l'on pense à la dureté du dogme catholique et en particulier à l'Inquisition, qui sous prétexte de défendre l'hypermoralité religieuse, l'a entourée de cruauté. En eux-mêmes, l'exigence et l'exercice religieux de l'ascétisme ont été la conséquence

1. L'agression génitale qui intervient lorsque le mâle couvre la femelle ne peut certes pas être qualifiée de sadisme.

d'un profond sentiment de culpabilité; le péché originel du mythe d'Adam et Eve n'était pas autre chose qu'un acte génital interdit par Dieu le Père. Exactement comme dans la névrose obsessionnelle, l'interdit extérieur s'est transformé en un interdit intérieur; mieux, Freud et Reik¹ ont démontré que les rites religieux suivent des règles tout à fait identiques aux cérémoniaux obsessionnels. Mais, à ma connaissance, personne n'a encore soutenu l'idée que c'est la répression des pulsions génitales qui provoque la brutalité. Il en résulte un sadisme que l'on retrouve, sous sa forme inversée, dans le masochisme religieux. Les orgies masochistes du Moyen-Age et la brutalité sans borne de l'Inquisition étaient donc fondamentalement des exutoires à l'énergie libidinale. Voilà qui est magistralement représenté dans les portraits de Philippe II et de Till Eulenspiegel que De Coster a campés avec tant d'esprit. A l'opposé de Philippe II névrosé et cruel, le protestant Till Eulenspiegel rejette et ridiculise le principe de l'ascétisme, ce qui en fait précisément le type même de l'homme foncièrement bon; il symbolise ainsi l'influence bienfaisante que la suppression du principe de l'ascétisme a exercé sur le protestantisme, lequel, du moins à ses débuts, se différencie du catholicisme par sa douceur et sa tolérance.

Considérons maintenant la morale sexuelle d'aujourd'hui², qui est soutenue par la bourgeoisie traditionnelle et capitaliste. On y trouve des éléments tout à fait analogues à l'idéologie de la névrose obsessionnelle.

1) Les rapports sexuels extra-conjugaux sont presque toujours considérés comme bestiaux (*sadiques*) et dégoûtants (*anaux*).

1. *Beiträge zur Religionspsychologie* (Contributions à la psychologie de la religion), Internationale Psychoanalytische Bibliothek Nr. V, 1921.

2. Les deux sous-chapitres suivants ont pour fondements deux études de Freud : "La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes" et "Contributions à la psychologie de la vie amoureuse" (dans *La vie sexuelle*, op. cit.). Néanmoins, notre réflexion est loin de coïncider avec ces travaux.

2) En dépit des faits physiologiques et biologiques, on recommande l'abstinence pré-et extra-conjugale, propagande à laquelle les médecins sont les premiers à contribuer.

3) La masturbation est tenue, même par les médecins, comme le mal par excellence, alors qu'il est incontestablement *normal* qu'elle joue à un stade donné du développement un rôle prédominant.

4) Les aspirations amoureuses sont séparées : on autorise le jeune célibataire à avoir des rapports sexuels et, puisque l'on veut préserver les jeunes filles de la même classe, on tolère la prostitution comme un mal "répugnant" mais nécessaire. Une fois conçu comme une affaire bestiale et répugnante, l'acte sexuel ne peut plus être considéré comme un événement biologiquement et moralement nécessaire, mais comme un processus de vidange semblable à la défécation. Les deux composantes de la genitalité, tendresse et sensualité, se trouvent alors séparées; le jeune homme satisfait sa sensualité soit avec des prostituées, soit en ayant "une liaison" avec une jeune fille qu'il n'accepterait jamais comme épouse, justement parce qu'elle s'est donnée à lui sans acte de mariage, tandis qu'il "courtise respectueusement" une jeune fille de sa classe. Plus son respect pour celle-ci sera fort, plus il repoussera avec indignation l'idée d'avoir des rapports intimes avec elle; ou bien il perdra sa tendresse pour elle, si elle cède à ses exigences sensuelles.

La sensualité sera considérée comme anale parce qu'elle est isolée et que les tendances amoureuses sont divisées. Ces deux faits résultent phylogénétiquement de la sommation d'actes de refoulements individuels. Tout ceci, l'analyse de névrosés nous permet de l'étudier avec précision. La femme respectée représente la mère qui pour l'enfant ne saurait avoir de vie sexuelle car c'est elle qui a jadis interdit comme dégoûtantes les activités autoérotiques si agréables à son fils. Maints névrosés manifestent d'autre part un fort mépris pour la femme; un de leurs motifs est

1. C'est-à-dire : par suite de l'évolution de l'espèce (N.d.T.)

qu'ils ont été amèrement déçus dans leur enfance, en constatant que leurs parents et particulièrement leur mère, pratiquaient peu ou prou ce qui leur était interdit. Le tout a été refoulé et il n'en est resté qu'une suspicion générale à l'égard de la justice divine et humaine, une surestimation ou une dépréciation extrêmes de la femme, une religiosité obsessionnelle ou un athéisme forcé, enfin et surtout, l'incapacité à unifier les tendances tendres et sensuelles. Désormais, seule une moitié de la personnalité peut s'engager dans l'expérience sexuelle; cela amène inmanquablement un affaiblissement de la satisfaction psychogénitale avec toutes ses conséquences. Le résultat le plus important, du point de vue social, est incontestablement la montée des tendances sadiques-agressives.

Outre ces motifs irrationnels qui sont à l'origine du dédoublement de la morale sexuelle, des motifs rationnels jouent également un rôle dans les différentes conceptions du commerce sexuel en dehors du mariage ("adultère" compris) tant pour l'homme que pour la femme. Il s'agit des sentiments inspirés par le côté barbare et contre-nature que présentent les relations entre les deux sexes dans la réalité actuelle. Car la morale sexuelle dominante commence par avilir la sensualité, spécialement l'acte amoureux et lorsque l'on dénonce ses prescriptions comme nuisibles et contre-nature, elle invoque cette dégradation des sentiments sexuels *par elle opérée*¹.

Ainsi, même ceux qui ont le moins de préjugés verront *intuitivement* sans doute d'un oeil différent l'amour extra-conjugal selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Le langage traduit déjà une telle

1. Certes, cette morale sexuelle prend ses racines dans les conceptions et les intérêts des possédants et des féodaux, mais elle est largement répandue en-dehors de ces couches sociales, et fleurit particulièrement dans les milieux des petits fonctionnaires, des employés et des petits-bourgeois. Mais même le prolétariat des villes n'en est pas exempt, et l'on peut remarquer que les prolétaires font leur cette morale sexuelle bourgeoise dans la mesure où leur mode de vie s'identifie à celui des petits-bourgeois.

différence : la femme "fait un faux pas", tandis que l'homme "fait une conquête". On n'a jamais vu une femme "conquérir" un homme, ni un homme "faire un faux pas". La raison en est que pour la majorité des hommes "conquérir" une femme, c'est vraiment une conquête militaire et qu'en outre la possession d'une femme mariée représente un triomphe sur le mari "trompé". Il ne s'agit donc pas au premier chef d'une expérience sexuelle, mais de "possession", de "déhonneur", de "tromperie", de "triomphe" et de "vengeance". Il est donc inconcevable pour qui réagit en termes bourgeois qu'un conjoint qui éprouve momentanément un autre attachement puisse en toute confiance en faire part à l'autre.

Dans des conditions pareilles, l'expérience de l'orgasme ne peut que s'effacer devant la joie de conquérir, de tromper, de se cacher et de "plaquer". De même que la morale sexuelle bourgeoise affaiblit la puissance orgastique, ces préjugés conduisent à nouveau à défigurer l'amour génital et renforcent le dédoublement de la morale sexuelle. Pour un homme doué de puissance orgastique, l'acte sexuel n'est ni une preuve de puissance, ni une conquête militaire, ni une vengeance contre un tiers, mais une expérience agréable partagée et nécessaire. La femme, tout comme l'homme, "prend" autant qu'elle "donne", et la femme non frigide a cessé d'être un pur instrument sexuel. Il est d'ores et déjà clair qu'accepter pleinement la génitalité réhabilite la vie sexuelle.

Quiconque vit selon des sentiments bourgeois se trouvera à bon droit renforcé dans ses conceptions de la sexualité (conceptions, répétons-le, dont il a lui-même forgé la rationalité) en considérant la lubricité de l'homme bourgeois moyen et de la femme bourgeoise sexuellement inhibée élevée dans des principes hypocrites. Or, cette lubricité même est déjà une conséquence de la morale sexuelle bourgeoise qui introduit dans les rapports sexuels naturels un souffle putride de dégradation, en prétendant que l'acte sexuel a un caractère bestial et dégoûtant. Et cette dégrada-

tion, mêlée à la force naturelle des exigences sexuelles, engendre précisément la lubricité.

Un fait remarquable qui a, croyons-nous, pour origine la différenciation biologique des sexes, vient encore compliquer ces données psycho-sociales : en dépit de toute virilité et de toute indépendance antérieure, la femme a tendance à se soumettre à l'homme qui l'a amenée à l'orgasme. Après une expérience sexuelle satisfaisante, elle souhaite un homme fort qui la dirige. Bien entendu, cet étrange désir de subordination et de dépendance se manifeste plus souvent chez les femmes d'intelligence médiocre. Par contre, chez l'homme sain, il en va différemment. Le caractère phallique-agressif de sa sexualité le préserve de toute soumission (seul un homme non satisfait ou de caractère féminin peut se soumettre à une femme, qui d'ailleurs n'en éprouvera pour lui qu'un secret mépris).

A partir de ce contexte biologique, la morale dominante a produit le despotisme sexuel de l'homme, la masculinisation en retour de la femme et l'impuissance orgastique chez les deux sexes. La sous-estimation de la femme, qui se fonde sur la double morale sexuelle, a sans aucun doute possible renforcé de façon considérable, pour ne pas dire décisive, la réaction naturelle de la femme à l'absence de pénis. Les fillettes ont très tôt les oreilles rebattues de tout ce que les garçons ont, eux, le droit et la possibilité de faire. Ainsi se crée un cercle vicieux dans la mentalité bourgeoise : non sublimée, la fierté d'avoir un pénis aboutit à tenir la femme pour inférieure. Par contrecoup, cette sous-estimation rend la femme masculine, sexuellement timorée et frigide. Par sa frigidité, elle perd de sa valeur en tant qu'objet sexuel, car la femme insensible éveille justement en l'homme l'impression de n'avoir devant lui qu'un instrument de satisfaction. Et ce sentiment renforce enfin sa présomption masculine et la sous-estimation de la femme.

On ne peut pas expliquer par la seule "conception sadique du coït" la conviction que la femme "subit" l'acte sexuel, qu'il est pour elle quelque chose de dégradant. En effet, en premier lieu cette conviction

guerre signifie la levée collective des refoulements, notamment des pulsions sexuelles, avec l'autorisation du père idéalisé en la personne de l'empereur. On peut enfin tuer sans sentiment de culpabilité. Pendant la guerre, on a pu constater également que quiconque avait de forts attachements hétérosexuels ou des sublimations de valeur, s'opposait à la guerre. Par contre, ceux qui considéraient les femmes comme de vulgaires trous et étaient homosexuels de façon latente ou manifeste, se révélaient les plus brutaux des risque-tout. Les psychopathes sadiques et les caractères asociaux eux aussi se conformaient bien à l'idéologie guerrière. Quiconque a fait la guerre sait le rôle qu'y jouaient les obscénités et injures anales. Ces deux composantes de la génitalité défigurée régnaient tant dans les salles de réunion qu'à la caserne, au champ de manœuvres qu'au mess des officiers. Les prostituées et le coït constituaient l'unique sujet des conversations. Celui qui connaît les grossièretés des militaires sur la fonction génitale ne nous refusera certainement pas le droit d'y reconnaître une régression collective à l'analité et au sadisme. Pendant la guerre, cette régression s'est propagée partout, mais avant-guerre déjà l'ambiance des casernes attestait clairement l'état morbide de la structure génitale des masses et de leurs dirigeants.

On dit souvent avec raison que là où règnent force et violence, il n'y a pas de place pour l'amour. La sociologie et la théorie des névroses exigent que l'on y ajoute encore ceci : *lorsque l'amour objectal génital ne peut pas s'exercer dans son unité*, on assiste à un débordement du besoin de puissance et de la brutalité au delà des limites biologiques et sociales¹. En effet, notre expérience clinique de l'influence de la répression de l'amour sur la disposition à la haine nous permet d'affirmer que le moteur de la guerre n'était ni uniquement ni essentiellement le besoin de

1. Sans entrer dans ces questions, Rathenau n'en remarque pas moins dans *Vom kommenden Dingen* (Choses à venir) "qu'il y a une étrange corrélation entre l'avidité de pouvoir et la faiblesse de la virilité" (*Gesamtausgabe*, tome III, p.185).

puissance, même pour les quelques dirigeants qui avaient le pouvoir de décision. Certes, ce besoin fut le motif immédiat et vint s'ajouter aux problèmes socio-économiques du pouvoir. Mais comment la contrainte sexuelle et la limitation de la liberté de choix dans le domaine sexuel auraient-elles pu rester sans effet sur la mentalité individuelle? Jamais ces restrictions n'ont été aussi rigoureuses et aussi grossières que dans l'aristocratie de la naissance ou de l'argent qui entourait la dynastie régnante. Les préjugés de classe, la conscience de son statut social et les prétendus intérêts de l'Etat exigeaient de chacun qu'il relègue ses besoins sexuels derrière les intérêts de sa classe. Le choix des époux et les mariages n'étaient qu'occasions de politique, et surtout parmi les proches du souverain. De telles frustrations à portée sociale ne pouvaient pas rester sans conséquence. Même si la conscience que chacun avait de son rang exigeait que l'on acceptât sans protestation ouverte l'interdiction de la mésalliance et le mariage forcé, l'inconscient de l'enfant ne pouvait que se révolter. Et si la cuirasse de la politesse, de rigueur à la cour, ne permettait pas d'explosion révolutionnaire dans les foyers, celles-ci ont pu éclater au grand jour dans les "scandaleuses" aventures sexuelles et dans le sadisme guerrier.

Ainsi les intérêts économiques ont fait qu'aux inhibitions génitales individuelles se sont ajoutées des restrictions extérieures. De telles restrictions économiques de la génitalité n'affectent pas le prolétariat, et comme de plus la pression des exigences culturelles est moindre que dans la classe possédante, le nombre de névrosés y est proportionnellement moins élevé et la génitalité est d'autant moins entravée que les conditions matérielles de vie sont plus mauvaises. On s'aperçoit immédiatement de cette grande différence en analysant des malades provenant des couches les plus pauvres du prolétariat. Un refoulement bien moins répressif, une enfance pratiquement livrée à elle-même, une réelle précocité sexuelle, des refus brutaux, voilà entre autres les attributs de la misère prolétarienne.

Bien entendu, on rencontre souvent de la bruta-

lité dans les couches pauvres du prolétariat : meurtres, bagarres au couteau, excès d'alcool etc. Quel rapport y a-t-il entre cette brutalité et la génitalité relativement déliée du prolétariat? La première remarque qui s'impose, c'est que ces manifestations de brutalité du prolétariat sont négligeables si l'on tient compte du nombre des individus. Si l'on considère l'absence plus ou moins marquée d'inhibitions culturelles efficaces, la misère et la sujétion à un travail pénible, ce qu'il faut plutôt se demander, c'est pourquoi la brutalité des masses se manifeste *si peu*. La sociologie n'a pas pu nous dire pourquoi les masses se laissent asservir par quelques individus. Dans les conditions de vie auxquelles les masses ont été soumises jusqu'à ces dernières années (et bien souvent encore jusqu'à aujourd'hui), si les individus avaient été soumis aux mêmes restrictions sexuelles que les classes dominantes, on n'aurait pas manqué d'assister à des révoltes chaotiques. Cette relative docilité psychique des masses, qui doit paraître incompréhensible même au capitaliste clairvoyant, est encore une fois, imputable, entre autres, à la liberté relative de la génitalité, car leur satisfaction soustrait de l'énergie aux pulsions sadiques. Bien entendu, quand la brutalité d'un individu s'éveille, elle est bien plus primitive et irréflectie que celle des classes dirigeantes, car lui font défaut, la façade et le masque de la civilité. Elle est infantile face à la brutalité bien dissimulée, donc plus impitoyable et proportionnellement plus répandue, des nantis. Celle-ci est assurément facile à comprendre comme un moyen de protection de la propriété. Mais une question de grande importance reste à approfondir : la domination économique de cette minorité a-t-elle d'abord été rendue possible par sa brutalité, brutalité favorisée à l'intérieur et à l'extérieur du milieu dirigeant par la séparation sociale et la limitation de la liberté sexuelle? Ou bien est-ce l'inverse? Ya-t-il eu d'abord, comme l'affirme la théorie marxiste, une domination économique de quelques-uns en raison de circonstances purement extérieures? Et n'est-ce que secondairement, dans le but de protéger la propriété, que cette domi-

nation a conduit, notamment en restreignant la liberté sexuelle, à l'isolement des possédants et, par conséquent, au développement de la brutalité chez les nantis?

La sociologie, avec l'aide de la théorie de l'inconscient et guidée par la psychologie sexuelle analytique, est à même, estimons-nous, de résoudre d'importantes questions qui lui seraient interdites sans ces appuis. Notre tentative évidemment très lacunaire ne prétend à aucune découverte définitive. Ce n'est qu'un premier pas fondé sur certaines analogies entre la dynamique mentale du névrosé et celle des masses, qui ne sont jamais composées que d'individus.

b) *Conséquence pour le mariage
de la séparation de la sexualité*

Une circonstance importante de la vie sexuelle pré-conjugale de l'homme va jouer un rôle funeste dans le mariage. On sait que les prostituées sont soit totalement frigides, soit orgasmiquement puissantes uniquement avec leur amant et souteneur. Les jeunes prostituées vont parfois jusqu'à simuler l'orgasme. Mais cela ne fait bientôt plus guère impression sur l'homme expérimenté, quand cela ne provoque pas chez lui du dégoût. Il sombre très rapidement dans l'apathie à l'égard de la femme et l'acte sexuel retombe au niveau d'un acte auto-érotique, onaniste, qui n'est plus stimulé par la femme mais seulement par des fantasmes. L'attitude à l'égard de la femme en général, qui résulte de ces pratiques, est parfaitement traduite par les expressions familières aux soldats et aux étudiants, du genre : "Du moment qu'il y a un trou..." ou "La nuit, tous les chats sont gris" etc. Le plaisir, qui ne peut découler que de celui de la partenaire, beaucoup d'hommes cherchent à le remplacer par diverses variations du coït, ce qui, dans de telles conditions, ne peut guère les satisfaire.

Il est très significatif que nombre d'hommes et de femmes ignorent complètement qu'il existe un orgasme féminin et que beaucoup le tiennent même pour honteux. La sous-estimation de la femme et l'apathie qui s'acquièrent dans les rapports onanistes et "anaux" avec des femmes que les hommes payent, les amènent inmanquablement à éprouver du dégoût après l'acte, et même très souvent lors de l'éjaculation; de telles réactions seront ensuite difficiles à surmonter dans le mariage. La sensualité génitale est désormais tellement entachée d'analité qu'elle ne peut plus faire la jonction avec la tendresse. A supposer que l'on puisse encore montrer de la tendresse envers une femme, les rapports avec elle seront consciemment ou inconsciemment considérés comme autant de flétrissures de la femme aimée. Si la tendresse est éteinte, l'acte devient alors un pesant devoir et ne subsiste plus qu'en tant que mécanisme de vidange. Si elle n'est pas morte, alors apparaît chez l'homme le risque de connaître une impuissance totale ou partielle. Naturellement, la génitalité de la femme fait les frais de tout cela. Cette génitalité, la femme a dû la réprimer jusqu'au mariage et, surtout dans les premiers temps des rapports sexuels, l'homme doit faire preuve de beaucoup de tact et de compréhension pour venir à bout de la timidité sexuelle féminine. Mais il n'a justement jamais appris à s'intéresser à la satisfaction de la femme. Et dans le cas où son épouse donnerait libre cours à son excitation, il ne se souviendrait que de la comédie jouée par les prostituées pour simuler l'excitation sexuelle. Voilà pourquoi la séparation de la sexualité, séparation d'origine sociale qui s'exprime dans l'opposition mariage/prostitution, doit être considérée comme une des causes essentielles de la frigidity persistante des femmes qui ne présentent pas de prédisposition particulière à la névrose. Et le manque d'intérêt pour la satisfaction de la femme a pour conséquences l'éjaculation prématurée et l'amollissement du membre. Car l'homme cherche à atteindre la satisfaction finale sans s'adapter à la femme qui, surtout dans les débuts du mariage, n'arrive à l'orgasme que difficilement, voire même pas du tout. Pour la

femme, c'est le point de départ d'une régression qui anime d'anciens fantasmes, ce qui pose les fondements d'une éventuelle psychonévrose. Cette forme d'éjaculation précoce d'origine sociale est le dernier obstacle que l'on rencontre au cours du traitement des femmes frigides. Mais un tel obstacle est insurmontable. L'analyse a beau avoir libéré la génitalité féminine, celle-ci ne peut pourtant pas se développer parce que le mari n'est pas suffisamment puissant, c'est-à-dire qu'il n'a pas surmonté la séparation de ses tendances sexuelles. Son comportement reste toujours aussi égoïste que par le passé, quand il entretenait des rapports marchands avec les filles.

Dans d'autres cas, l'homme souffre dans le mariage soit de ne plus pouvoir réaliser les variantes de l'acte qu'il pratiquait auparavant, soit de manquer de satisfactions extra-génitales. En effet, il ne peut supposer à son épouse "ces mœurs de filles" et, d'autre part, celle-ci est bien trop inhibée pour prendre la moindre initiative; en outre, toute sexualité extra-génitale est associée à l'idée de "filles perdues". Mais l'analyse des femmes mariées montre à l'évidence que, pour peu que les pulsions pré-génitales n'aient pas été sublimées, elles réclament des préliminaires amoureux une satisfaction plus ou moins marquée selon les individus : la connaissance du développement sexuel ne permet d'ailleurs aucune autre hypothèse. Dans ces conditions, le rejet de toute satisfaction non génitale repose sur le refoulement. Et l'homme qui refoule ses besoins pré-génitaux non sublimés est également menacé de névrose. En tout cas, de telles restrictions mènent toujours, dans le mariage, à une nervosité dont les véritables motifs restent habituellement inconscients ou finissent par être refoulés. Et les conséquences pour le mariage risquent d'être tout aussi désastreuses si l'homme, en accentuant la séparation de sa sexualité, assouvit sa génitalité dans un acte conjugal approuvé par la société et satisfait ses besoins pré-génitaux en dehors du mariage.

Inhibitions et divisions des besoins engendrent

un engourdissement croissant de l'attirance sexuelle. L'intensité de la décharge orgasmique ne cesse de diminuer. Pendant l'acte, la pression perturbatrice des fantasmes issus des pulsions non satisfaites, se fait de plus en plus forte. L'agressivité finit par s'amplifier et s'exerce avant tout à l'encontre du conjoint présumé coupable. Les désirs polygames, autre conséquence qui se fait généralement jour, causent en outre chez les couples moralement inhibés un sentiment de culpabilité qui vient encore renforcer la haine. Si le métier de l'homme ne lui permet pas de sublimer ce qu'il réprime ou si sa capacité de sublimation est restée faible, son homosexualité se développera et il deviendra joueur ou buveur.

Si la femme a une forte libido et réfrène ses instincts, la névrose est la seule voie qui s'offre à elle. La femme peut même fort bien ignorer à quel point son mari la déçoit. Car plus le refoulement sera fort, plus la femme aura tendance à rechercher la satisfaction dans des fantasmes qui conduisent nécessairement à la régression et à la stase libidinale. Il arrive également que le désir de satisfaction se traduise par une humeur amère et querelleuse. C'est la puissance de l'inhibition morale qui décidera de l'une ou l'autre conséquence. Beaucoup de mauvais mariages reposent sur l'impossibilité d'une entente génitale (au sens strict et au sens large), et les conflits conjugaux ne sont alors rien d'autre qu'une névrose déguisée.

Pour la femme frigide, l'acte sexuel est ressenti comme brutal et elle le subit comme une corvée. Ce n'est plus, pour elle et pour son mari qui, avec raison d'ailleurs, croit que ce dégoût le vise personnellement, qu'un pesant devoir. Dans de tels cas, même la sublimation reste sans effet, car le déchirement de la vie sexuelle va également entamer et mettre en pièces les sublimations déjà existantes. C'est souvent de là que provient l'inaptitude au travail. Il ne reste plus alors que l'alternative entre la névrose et l'infidélité conjugale.

Dans certaines conditions, il arrive qu'une nombreuse progéniture et une grande misère matérielle

permettent d'éviter ces difficultés, en absorbant une partie des énergies psychiques qui, sinon, auraient contribué à la formation de la névrose. En particulier, la femme peut jusqu'à un certain point trouver dans ses enfants un remplacement à la satisfaction sexuelle qui lui manque. Néanmoins, il serait parfaitement oiseux de prétendre remplacer *totale*ment, au nom de conceptions religieuses ou métaphysiques, la satisfaction sexuelle par le travail ou une famille nombreuse. Car dans d'autres conditions, qui appartiennent en propre à la formation des névroses, celles-ci se développeront bel et bien en dépit de la misère, de la sujétion au travail ou de la nombreuse progéniture.

Sans sous-estimer le facteur économique, nous voudrions faire ressortir que les conflits internes débilitent également les forces nécessaires pour affronter la dure réalité. Le désarroi intérieur s'ajoute aux difficultés extérieures et tous deux se renforcent mutuellement. Les responsables de la politique sociale et démographique négligent par habitude l'aspect subjectif de la misère sociale, ou n'en tiennent compte que quand celui-ci dérive des difficultés extérieures. Au contraire, l'analyse des individus permet de se rendre compte que les névrosés sont susceptibles de grossir démesurément les difficultés qui se présentent à eux. Quiconque a rencontré cette propension à accentuer la misère économique et à l'accepter comme une échappatoire aux conflits internes, ne peut plus croire à une solution radicale des problèmes sociaux par les méthodes traditionnelles. Du point de vue socio-économique, ces névroses déguisées ne le cèdent en rien à la tuberculose, en ce qui concerne la détérioration de la santé dans le peuple. On s'en persuade rapidement dans la vie d'un dispensaire psychanalytique pour économiquement faibles. Les grands noms de l'assistance sociale auraient depuis longtemps découvert tout cela s'ils ne s'étaient enfermés dans la croyance que les névroses (comme d'ailleurs, paraît-il, toutes les idées) ne sont qu'une "superstructure" des rapports économiques.

Le mariage est un des nombreux points où s'entrecroisent les problèmes sociaux. Or, en fait, il n'est pas officiellement considéré comme ce qu'il est réellement : à savoir une communauté sexuelle dont le fondement doit être, en premier lieu, l'amour objectal génital. On l'oublie trop souvent et on ne le considère que comme une unité économique ou une institution ayant pour but la reproduction. Cependant, bien peu de mariages sont conclus pour des raisons économiques en vue de la reproduction. Dans les conditions actuelles, le mariage ne signifie que contraintes et comporte un risque de misère économique. Il serait de mauvaise psychologie de prétendre que ces raisons objectives puissent jamais être ou devenir une motivation subjective pour qu'un mariage soit conclu ou se maintienne. Si, en dépit des contraintes économiques et personnelles, en dépit même du risque de misère, on se résout au mariage, c'est bien parce que l'exigent des besoins individuels puissants, avant tout d'ordre sexuel. Freud a naguère émis l'idée que le plaisir sexuel représente une prime offerte par la nature à l'individu pour la conservation de l'espèce. En asservissant les hommes au refoulement, la civilisation et la misère économique qui l'accompagne ont réussi à déposséder une grande partie de l'humanité, en particulier les femmes, de cette prime de plaisir. Ce qui assure la reproduction de l'espèce, ce n'est plus désormais que l'espoir d'obtenir cette prime de plaisir ou, en ce qui concerne les femmes, la médiocre perspective d'avoir une existence économique autonome.

Certes, la tendance biologique à la reproduction, le désir d'avoir des enfants est, pour des raisons individuelles, significativement plus prononcée chez la femme que chez l'homme. Et cela se retrouve dans le psychisme. Cependant, dans l'histoire de chaque individu, le désir sexuel précède toujours le désir d'avoir des enfants. Que l'on pense simplement à la puberté. L'interdiction de la satisfaction sexuelle entrave aussi le désir d'avoir des enfants. Ce n'est que chez quelques femmes que le désir de la maternité masque le désir

sexuel. L'analyse de ces cas montre qu'il s'agit d'un refoulement névrotique des pulsions génitales. En fait, ces femmes ont inconsciemment peur de l'acte sexuel, ou ont éprouvées de graves déceptions auprès des hommes, et souhaitent un enfant de manière parthénogénétique (H. Deutsch). Quant à la femme frigide qui a beaucoup d'enfants, à l'origine elle ne les a pas voulus, du moins pas primordialement. Les enfants une fois mis au monde ont alors, et alors seulement, par le travail auquel ils contraignent, remplacé la satisfaction sexuelle en absorbant des énergies libidinales. L'analyse fait très rapidement apparaître la révolte contre les obligations maternelles et contre l'abnégation à laquelle il a fallu se résigner¹.

Dans les mariages relativement bons, le désir d'avoir un enfant ne se fait jour qu'après une certaine saturation des exigences génitales.

On proclame volontiers que seule l'arrivée d'un enfant peut consolider un mariage. Cela ne se vérifie que sous certaines conditions préalables. Une des plus importantes, c'est l'harmonie psycho-génitale des parents. Si elle ne s'établit pas, les enfants deviennent au contraire une nouvelle source de malaise et créent une contrainte pesante dont seuls les privilégiés peuvent se libérer. S'il y a plusieurs enfants, tout l'amour qui n'est pas rassasié dans le mariage va s'épancher sur eux. Les parents vont selon le sexe des enfants décider de leur préférence, et chaque conjoint va favoriser ses préférés au détriment de ceux de l'autre. Cela ne peut qu'avoir des conséquences fâcheuses pour le développement des enfants, qui sont alors la proie de graves conflits soit entre eux soit avec leurs parents. Maintes "personnalités multiples" que Freud attribue à des identifications opposées incompatibles entre elles, sont le fruit de tels mariages.

1. Dans *Deux femmes*, Balzac a dépeint avec une incomparable clarté ce conflit maternel.

c) La *généralité*
s'engourdit-elle dans le mariage monogamique?

La morale sexuelle dominante impose dans le mariage des relations sexuelles monogamiques. Ce n'est pas notre propos de décider si elle a en cela tort ou raison. Car les principes moraux ne se laissent pas démontrer et, reposant sur des valeurs éthiques, ils sont inaccessibles à la science, qui ne peut que décrire et expliquer. Celle-ci peut simplement, soit prendre comme objet de recherche les préceptes eux-mêmes ou les motivations de ceux qui s'en réclament, soit examiner les résultats auxquels conduit l'observation ou la non-observation des règles morales. La morale a d'ailleurs pris des aspects différents selon les époques et, même parmi les contemporains, elle conduit généralement à des préceptes opposés défendus tour à tour avec autant de passion et de conviction par des partisans irréconciliables. Mais, en dépit de fréquents reproches d'immoralité, la science, lorsqu'elle aborde la sexualité, prend presque toujours bien soin de sa moralité, ce qui ne favorise en rien l'objectivité de ses résultats.

Il nous faudra répéter avec insistance ces évidences, tant que des sexologues sérieux et influents, comme par exemple Fürbringer, iront dans leur indignation jusqu'à écrire dans des publications scientifiques des tirades de ce genre : "Si sans raisons particulières (obésité, grossesse, douleurs dans le bas-ventre), on se met fréquemment à choisir des positions anormales (coït où l'homme est sur le dos, coït sur le côté, *cum uxore inversa*, position debout, assise, sur les genoux et les coudes), le médecin ne doit pas céder à la tentation de les considérer globalement comme de mauvaises manières (!) inoffensives et passagères. Derrière elles, se cachent trop souvent les élucubrations d'une imagination cynique (!?) et d'une concupiscence

raffinée"¹. De là à faire prescrire par la loi une position normale pour le coït, il n'y a qu'un pas.

Laissons donc de côté la morale et examinons plutôt les faits.

Des années de monogamie engendrent un engourdissement de l'attirance sexuelle; il est rare que celui-ci n'aboutisse qu'à une morne résignation; le plus souvent, il conduit plutôt à de graves conflits conjugaux. Ce problème, pivot de la sexualité conjugale, a de tout temps fait l'objet de plaisanteries plus ou moins obscènes, tout comme il a également préoccupé de grands esprits comme Balzac ou Strindberg. Mais seule la science est à même d'élucider ces questions.

Chacun des conjoints se met à découvrir dans l'autre des défauts, qu'il n'avait jusqu'alors ni vus ni remarqués. Que leurs personnalités aient changé ou non, les époux ne se comprennent plus. Il est extrêmement rare qu'ils connaissent les véritables raisons de leur mésentente. Ils voient plutôt dans l'engourdissement sexuel une *conséquence* de leur désaccord. En réalité, c'est tout le contraire qui se produit : la diminution de l'attirance sexuelle souligne des traits de caractère qui s'étaient estompés dans la période de l'harmonie génitale.

Prenons le cas le plus favorable : les conjoints sont à peu près sains tant psychologiquement que physiquement, les contraintes économiques ne les ont pas trop atteints, et le mari a su faire reculer la séparation de l'amour conditionnée par l'économie et la société. Il n'en reste pas moins que la défloration constitue

1. Cité par Marcuse dans son *Handwörterbuch der Sexualwissenschaft* (op. cit., p. 372). Quant à ceux qui, en ces matières, voient et disent la vérité, ils doivent s'attendre à des réactions. La rédaction de la *Münchener Medizinische Wochenschrift* (novembre 1926) nous en fournit un bon exemple en croyant devoir ajouter à un compte-rendu élogieux du courageux livre de Van der Velde *Die vollkommene Ehe* (Le mariage accompli - Konegen-Verlag, 1926, Ref. Nassau) le commentaire suivant : "Il aurait, à notre avis, mieux valu limiter l'accès de ce livre aux milieux médicaux. Aux mains des profanes, il risque d'avoir des effets nuisibles. Certaines "variantes" décrites et conseillées dans ce livre n'ont pas à entrer dans les foyers allemands" (!). Nous regrettons de ne pouvoir revenir ici sur le livre de Van der Velde paru après la remise de notre manuscrit.

pour la femme vierge un choc (une nouvelle castration)¹ qu'elle ne peut surmonter que dans des conditions très favorables. Si elle ne perd pas rapidement sa frigidité, elle nourrira de la haine contre son mari. Jusqu'ici, une réserve compréhensible mais injustifiable du point de vue médical, ainsi que la crainte de tomber dans la pornographie, ont empêché que l'on aborde la psychologie de la nuit de noces. Pourtant, comme l'ont affirmé des écrivains sérieux et comme le prouve la psychanalyse des personnes mariées, le bonheur ou le malheur ultérieur du couple se ramène en fin de compte à l'expérience de la première union sexuelle. Que l'on désigne sous le nom de "lune de miel" les premières semaines du mariage, montre bien que ceux qui ont forgé cette expression et ceux qui aiment à l'utiliser ont connu l'engourdissement sexuel et veulent ainsi rehausser les apparences des premières expériences conjugales, qui ne semblent si belles qu'en comparaison de l'apathie ultérieure. En réalité, les premiers temps produisent surtout un choc et, soit ils sont vécus dans la déception consciente, soit ils sont refoulés et éloignés de la conscience par des illusions de courte durée. En effet, c'est avec angoisse que la femme affronte cette nouvelle expérience qui était tabou depuis l'enfance. Et là où domine la peur, il n'y a pas place pour le plaisir. Quant à l'homme, qui jusque-là a généralement dû séparer ses aspirations amoureuses, il se trouve lui aussi confronté à une situation nouvelle et il lui faut beaucoup de tact et de sensibilité pour y adapter sa sensualité et ne pas commettre d'imprudences. Aucune harmonie amoureuse ne peut sortir de tout cela. Ce qui, pour beaucoup d'hommes, fait l'attrait apparent des premiers temps du mariage, c'est la nouveauté de l'expérience : pour la première fois de leur vie, ils "possèdent" une femme de leur propre classe, ce qui leur avait été jusque-là interdit.

Quant aux femmes de milieux socialement et économiquement moins favorisés, elles ne peuvent également que réagir avec angoisse si elles arrivent vierges au

1. Cf. à ce sujet Freud, "Le tabou de la virginité", dans *La vie sexuelle*, op. cit.

mariage. L'homme de leur classe n'a peut-être pas pâti de la séparation des tendances amoureuses, mais généralement il ne dispose pas du niveau de raffinement sensuel susceptible d'éviter le choc de la défloration.

Eclairer les conjoints sur les difficultés de l'harmonie physique et psychique devrait être le premier souci des Centres de conseil aux couples. L'examen de la santé corporelle ne constitue qu'une partie de leur tâche. Le simple fait d'expliquer que l'harmonie génitale ne peut s'instaurer qu'après la mise en accord des deux rythmes sexuels, pourrait éviter de graves déceptions. Le mari devrait savoir qu'au début sa femme se trouve le plus souvent frigide et qu'elle perdra d'elle-même cette frigidité, si elle est demeurée fondamentalement saine, et si, de son côté, il ne fait pas preuve de maladresse. Quant aux femmes névrosées, il n'y a probablement qu'une psychanalyse qui pourrait les aider à surmonter ces difficultés. Depuis qu'il existe des Dispensaires Psychanalytiques pour économiquement faibles, même les plus deshérités peuvent bénéficier des conseils et des soins des spécialistes de l'analyse. On n'a pas le droit de sous-estimer les aspirations sexuelles des prolétaires. Lors de leurs analyses, les femmes d'ouvriers névrosées relatent très souvent qu'elles se sont entendu reprocher leur frigidité. Mais ces difficultés primordiales dont souffrent aussi les couples de prolétaires ne sont connues ni du médecin de quartier, qui, aveuglément, ne croit qu'aux méthodes somatiques, ni du conseiller aux couples, qui, sur les questions psychologiques, a peu d'idées ou beaucoup de préjugés.¹

1. Un seul exemple suffira ici : dans le numéro 47 de la *Deutsche Medizinische Wochenschrift*, Schwalbe fait un rapport sur les Centres de conseils aux couples du district de Penslau Berg à Berlin (dans "Conseils de santé avant le mariage"). Il est dit dans le rapport original que les points suivants sont examinés et notés : taille, poids, capacité thoracique, état général, urine, menstruation, matelas de graisse, musculature, muqueuses, ossature, organes des sens, yeux, oreilles, poumons, cœur, tension artérielle, pression sanguine, organes sexuels, et que l'on prête une attention toute particulière aux hernies inguinales, aux testicules remontés et aux malformations. Et Schwalbe ajoute : "Ce n'est que dans des cas appropriés que l'on relèvera cet état complet du malade." A qui veut-on faire croire que les idées ont tant changé et que les questions de psycho-sexualité (puissance, capacité et conflit sexuels) sont tenues pour si évidentes qu'elles ne sont pas explicitement soulevées? Au lecteur? Il apprendra quelques lignes plus loin à propos des Centres de conseils

Revenons au thème central de ce sous-chapitre. Même si, une fois toutes ces difficultés surmontées, l'harmonie sexuelle finit par s'instaurer, de nouveaux dangers menacent encore. La satisfaction s'obtient alors facilement et il n'est plus nécessaire de conquérir l'objet; ces deux faits conduisent à une trop grande fréquence des rapports, ce qui est doublement préjudiciable. Il ne se produit plus de grandes tensions libidinales; tout d'abord, les moindres stases sont éliminées. Ferenczi a été, à ma connaissance, le premier à traiter de façon scientifique les dangers de cette "accoutumance sexuelle" dans le mariage¹. De plus, le coït est réalisé comme un devoir et des sensations de dégoût apparaissent. Dans l'acte sexuel s'exerce aussi en partie le plaisir agressif de la conquête. Beaucoup d'hommes qui, avant le mariage, ne pensaient qu'à conquérir un grand nombre de femmes, voient leur désir pour leur épouse disparaître dès qu'il n'y a plus à la conquérir. Ce phénomène extrême se retrouve à un degré variable dans tous les mariages, il prend ses racines dans ce qui caractérise le développement sexuel de l'enfant. Le sexuel y a toujours été défendu et cette association va subsister dans l'inconscient. Le défendu dont le noyau est le sexuel, a été particulièrement désiré. Ainsi le défendu acquiert un sens sexuel caché même dans des domaines non-sexuels, comme par exemple le vol dans la cleptomanie. Et chez de nombreux hommes, la valeur sexuelle du défendu se renforce de façon si pathologique qu'ils ne peuvent désirer le non-défendu. Plus l'homme voulait "conquérir" et "posséder" avant

sexuels et conjugaux de la Ligue pour la Protection des Mères et pour la Réforme Sexuelle "que dans ces centres, les conseils aux couples ne sont pas compris comme un problème spécifique, mais qu'au contraire on en vient à partir de là à donner des avis sur tous les problèmes sexuels (les italiques sont de moi), et cela ne se limite malheureusement pas aux méthodes contraceptives, mais va, semble-t-il, jusqu'aux méthodes abortives". Eh bien, comme nous le disions, le mariage n'est donc pas, d'après cette conception, une union sexuelle car, sinon, "on n'en viendrait pas" du mariage à la sexualité. C'est tout-à-fait dans le même esprit que fonctionne le Centre de conseils aux couples de Francfort (Prof. Raake) : "Une fois le mariage conclu, plus de conseils. Conseils aux couples et limitation des naissances n'ont rien en commun". C'est du moins le point de vue du conseiller! Lui non plus n'a rien en commun avec le fait que les conseils ne prennent leur plein sens qu'après le mariage!

Tout cela se passe évidemment de critique.

1. *Psychoanalyse von Sexualgewohnheiten* (Psychoanalyse des habitudes sexuelles), Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1925.

le mariage, plus vite il deviendra indifférent une fois marié. *La part narcissique et sadique de la genitalité reste insatisfaite dans le mariage monogamique.*

Il faut enfin tenir compte du poids des relations sexuelles entre la mère et le fils dans la petite enfance. Si selon Rank, le désir pour la mère inaccessible conserve son intensité primitive, ou bien on ne pourra jamais persévérer dans un amour (donjuanisme), ou bien il faudra pour aimer que la femme appartienne à un tiers et soit conquise dans l'interdiction (Freud). Pour ces hommes, l'épouse dont la possession est devenue légitime cesse donc de s'identifier à la mère tant convoitée. Seule une résolution psychanalytique de la fixation incestueuse peut alors remédier à cette situation.

On a discuté à perte de vue de l'essence polygamique ou monogamique de l'être humain. Selon ses opinions philosophiques, chacun prend parti pour l'une ou pour l'autre. Les plus lucides voient d'un côté comme de l'autre autant d'arguments moraux et laissent la question sans réponse. La psychanalyse de l'évolution sexuelle montre que les tendances à la monogamie et à la polygamie coexistent et sont également ancrées dans le développement de l'enfant. La tendance à la monogamie dérive du désir exclusif de l'enfant soit pour sa mère soit pour son père. Tout aussi générale, l'interdiction de l'inceste fonde la tendance à la polygamie. Celui qui ne peut pas réussir un transfert authentique va, soit chercher l'objet défendu sans jamais le trouver, soit sans cesse fuir devant lui.

Jusqu'à quel point l'homme peut-il, dans le mariage, maîtriser ses tendances à la polygamie? Cela dépend des questions suivantes : dans quelle mesure a-t-il pu se libérer des conditions amoureuses de la structure œdipienne? Et jusqu'à quel point a-t-il réussi à retrouver sa mère dans son épouse? Il en va de même, *mutatis mutandis*¹, pour la femme. Il est également vrai pour les deux sexes que les désirs de polygamie apparaissent d'autant moins que les époux

1. Après avoir changé ce qu'il faut changer (N.d.T.)

ont mieux appris à connaître et à satisfaire leurs aspirations sensuelles respectives, et que chacun considère avec plus de compréhension les penchants polygamiques de l'autre.

Les tendances à la polygamie s'éveillent invariablement chaque fois que des exigences libidinales importantes ne sont pas satisfaites. Par ailleurs, laissant de côté pour l'instant l'engourdissement de la genitalité satisfaite dans la monogamie, nous pouvons remarquer que les motivations de la polygamie diffèrent nettement chez l'homme et chez la femme. En effet, beaucoup de femmes ont des désirs polygamiques parce qu'elles veulent s'évader du complexe d'infériorité féminin en se faisant admirer et séduire par nombre d'hommes. Cet arrière-plan narcissique peut se fonder aussi dans tous les cas sur le fait qu'étant petite, la femme a été repoussée par son père. Le *type objectal de la polygamie* (recherche de l'objet amoureux inaccessible) peut, à la suite de violentes formations réactionnelles, se transformer en un type narcissique. Que les femmes appartiennent plus fréquemment à ce type que les hommes peut se ramener à la base anatomique du sentiment d'infériorité féminin, à savoir l'absence de pénis. Habituellement, à côté du type objectal, les tendances vindicatives jouent aussi un rôle considérable : la volonté de dominer l'objet sexuel constitue une autre motivation de la polygamie. En général, la femme génitalement satisfaite ne se trouve que très rarement polygame, tandis que les femmes qui ont une insensibilité vaginale et un fort érotisme clitoridien font preuve d'instabilité.

Toute tendance non sublimable qui reste insatisfaite dans le commerce sexuel conjugal a pour conséquence l'asthénie génitale et un certain détachement à l'égard du conjoint; cette remarque est principalement valable pour la tendance à l'homosexualité. Il ne s'agit pas ici de la force névrotique de l'homosexualité, mais de la composante homosexuelle physiologique dans la bisexualité. Quand dans le mariage les tendances à la polygamie deviennent contraignantes, on peut présumer, sur la base des expériences analytiques, que les ten-

dances homosexuelles n'ont pas pu trouver leur place. On s'en persuadera aisément par les faits : les hommes désirent alors, non pas une autre femme monogame, mais des femmes polygames ou homosexuelles; ils recherchent le type de filles de mauvaises moeurs qui est décrit par Weininger. Chez les femmes, cela apparaît occasionnellement sous la forme encore plus nette d'une fixation aux femmes homosexuelles.

Si l'on s'en tient longtemps à la forme "normale" des rapports, si toute forme de changement est tabou ou bien si les pulsions partielles ne trouvent pas de satisfaction dans les préliminaires, la tendance génitale s'engourdit très rapidement. Plus exactement, elle entre en conflit avec les besoins insatisfaits. Ces cas montrent toujours des inhibitions névrotiques et un refoulement des tendances pré-génitales et de l'homosexualité. Sous un certain régime, variable selon les individus, de grande liberté dans le mode de rapports, cette rivalité fatale est évitée et maintes causes d'engourdissement sont rendues inoffensives.

On voit par l'analyse des femmes frigides que le fantasme ou le goût d'occuper dans l'acte une position supérieure correspond au désir d'être un homme. De même, les hommes qui ont une structure féminine plus marquée forment le fantasme d'être sous la femme. En cas de névrose, ils repousseront néanmoins ces désirs comme déplacés et efféminés. Cet état de choses donne lieu, sous certaines conditions, à des conséquences pathologiques, mais il se rencontre pourtant normalement chez les hommes les plus virils et les femmes les plus féminines. L'intervention des positions (*coitus inversus*) réussit très bien à satisfaire, au moins en partie, de tels désirs et à les rendre par suite sans danger. L'homosexualité active de l'homme se satisfait au mieux par le coït *a tergo*. Chez la femme, il sert à satisfaire de très anciens désirs correspondant soit à une conception anale de l'acte, soit au souvenir d'avoir dans l'enfance vu faire des animaux.

Nombre d'hommes qui, étant enfants, ont trouvé du plaisir à jouer avec leurs organes génitaux, ont besoin avant l'acte qu'on leur touche le sexe. Maintes

femmes dont l'orgasme est retardé ne peuvent atteindre la satisfaction qu'après avoir été excitées manuellement¹.

Pour tenir compte des faits, on ne doit pas perdre de vue que l'ensemble de l'organisation pré-génitale, plus ou moins forte selon les individus, ne cesse d'accompagner le primat de la génitalité (Freud). Si les pulsions pré-génitales ne sont pas satisfaites, elles engendrent en s'interposant des perturbations et tendent à leur satisfaction exclusive dans le sens de la perversion. Pour cette raison, une pulsion orale plus fortement marquée devra être satisfaite sous forme d'une fellation ou d'un cunnilingue.

L'acte sexuel lui-même est apte à contenter les diverses tendances psycho-sexuelles. Il faut néanmoins que la sexualité impérieuse de l'enfant ait été peu influencée par les refoulements et qu'elle puisse se mêler au courant présent de la vie sexuelle, du moins la partie qui n'a pas été transformée en traits de caractère ou en sublimations. L'attitude de l'homme et de la femme avant et après un acte satisfaisant témoigne du fait que tous les désirs ont été accomplis avec succès.

Avant l'acte, l'homme a un comportement à la fois tendre et phallique-agressif; la femme attend en général passivement l'agression génitale. Au cours de l'acte, son comportement change, elle devient à son tour active jusqu'à ce que son orgasme coïncide avec celui de l'homme. Ce dernier n'arrive pas à la pleine satisfaction si la femme souffre de frigidité ou d'insensibilité. Même ceux qui fréquentent des prostituées exigent que leur partenaire les "accompagne", au moins apparemment. Il s'agit là, sans aucun doute, d'une participation intensive à l'orgasme du partenaire, d'une identification complète qui s'ajoute à l'expérience personnelle. Cette identification est propre à contenter les tendances féminines de l'homme et masculines de la femme.

1. Quant à l'opinion de Kehrler selon laquelle la friction manuelle serait dangereuse, nous ne pouvons pas la partager. C'est leur angoisse devant la masturbation qui rend ce genre de femmes malades; elles le deviendraient de toute façon.

Après un acte satisfaisant, le comportement s'inverse habituellement. La femme donne libre cours à sa tendresse maternelle et l'homme redevient enfant. De par sa conscience de pouvoir enfanter, la femme aura tendance à voir en l'homme un enfant, et à venir ainsi au devant de son attitude infantine. Elle a un comportement infantin et passif avant, maternel et actif après, tandis que l'homme réagit de façon paternelle et agressive avant, infantine et passive après.

Même alors, les difficultés déjà citées et les motivations de l'engourdissement dans les relations monogamiques ne peuvent pas, à vrai dire, être éliminées; mais le principe peut en être évité, dans la mesure où les conjoints préféreront ne pas payer d'une névrose ou de son équivalent (un mariage malheureux) la poursuite de leurs règles morales. Cela dit, il y a une autre raison inévitable à l'engourdissement: la libido est tout aussi sujette à se détacher qu'à se fixer, tout aussi labile que visqueuse (Freud). Sans aucun autre facteur, la satisfaction en elle-même comporte l'engourdissement. On ne peut que le retarder en variant le mode de satisfaction, on ne peut pas le supprimer. Mais cet engourdissement-là, donnée physiologique, n'a rien à voir avec celui qui provient de refoulements névrotiques. En effet, il est ressenti bien moins péniblement car il ne repose pas sur la répression des revendications instinctuelles mais sur leur *rassasiement*. Et plus il intervient tard, plus il coïncide avec la baisse de capacité sexuelle somatique; les dangers de stase libidinale disparaissent. Pour pratiquer même dans le mariage une abstinence temporaire et volontaire, il faut vraiment avoir une grande conscience des dangers liés à une trop grande fréquence des rapports sexuels. Ferenczi a indiqué ce fait avec force (*loc. cit.*). L'intimité corporelle que comporte l'union conjugale (la chambre à coucher commune etc.) rend difficile la mise en pratique de cette nécessaire abstinence. Mais faute de la suivre, les époux, même ceux qui ont atteint une large harmonie sexuelle, se trouvent un jour confrontés avec effroi à la réalité de la baisse de leur libido. Se sentant coupables, ils

tenteront de la voiler ou de la compenser par des excès de tendresse. Par la suite, apparaîtront des tendances à la polygamie qui les laisseront désarmés. Elles les surprendront d'autant plus que l'attachement au conjoint était intense, et pourront ensuite amener à des fantasmes ou à des actes compulsifs de polygamie. En vertu de la tradition qui condamne l'infidélité conjugale comme immorale, fautive et criminelle, naissent de profonds sentiments de culpabilité. Si l'on cache comme un secret criminel la tendance à l'adultère, ou bien elle est refoulée, ou bien on joue à son conjoint la comédie opposée; c'est alors que les personnes de stricte moralité sont menacées de névrose. Quant aux moins scrupuleux, ils commettent l'adultère et le dissimulent. Il y en a bien peu pour avoir le courage de s'en ouvrir à leur conjoint; même si cette franchise n'efface pas toujours la difficulté, elle a par elle-même une action libératrice. Une "infidélité" passagère peut parfois même être nécessaire pour un bon mariage. Cela ne concerne, il est vrai, que les exceptions favorables et suppose une claire conscience des dangers menaçant alors la stabilité du couple. En tout cas, on peut à bon droit révoquer en doute l'avantage d'une fidélité reposant non sur la satisfaction mais sur la contrainte et le refoulement. Et il est absolument certain qu'une telle fidélité porte atteinte à la santé mentale.

A la vue de ces difficultés, on ne s'étonnera plus de l'abondance des drames conjugaux, qu'ils s'expriment sous forme de crimes passionnels, d'amertume et de morne résignation ou de névroses. De cette misère, même la régulation économique la plus vaste des rapports sociaux ne peut atténuer qu'une partie, celle qui provient des conditions extérieures. Les besoins individuels ne se laissent modifier que jusqu'à un certain point, et ni la punition de l'adultère, ni le bannissement social ne peuvent les rayer de la terre. Quant à l'aide médicale, le pire des obstacles à sa réussite sera de mélanger au jugement des faits des valorisations subjectives ou morales, qu'elles soient anarchistes ou réactionnaires. Entant que médecin, on tiendra compte

au mieux de la lutte entre les revendications instinctuelles et les exigences sociales par un comportement absolument tolérant qui suive la thérapie de Freud et laisse la décision au malade après lui avoir fourni la connaissance de ses désirs et la capacité de prendre une décision. Il s'ensuit, pour un patient insatisfait dans son mariage, que l'on doit aussi peu le détourner de l'adultère ou de la séparation que les lui conseiller.

Ici se branche d'autre part une question de la plus grande portée sociale: la psychologie de la "lutte des sexes". Le mépris fréquent et brutal de l'homme pour la femme; le mouvement féministe qui, justifiant la critique de Grete Meisel-Hess, s'efforce d'identifier les femmes aux hommes, au lieu de développer par la sublimation les aptitudes propres à leur sexe; la féminisation croissante des hommes; le conflit conjugal, tel que l'a inoubliablement mis en scène Strindberg, et qui se retrouve presque inmanquablement dans les amours des célibataires; et l'ensemble des attitudes qui ne se confondent pas avec l'amour mais qui aujourd'hui l'accompagnent, comme par exemple, la malveillance, l'envie, la brutalité, le dédain, le goût de la domination et le manque d'égards; tous ces faits devraient trouver leur place dans ce sous-chapitre, car ce ne sont pas tant des causes que des conséquences de l'impuissance orgastique de l'homme contemporain, de l'homme civilisé. Mais, en raison de l'étendue de sa signification sociale, ce sujet mérite une recherche particulière.

d) *Le sens des réalités en amour et dans la vie sociale*

La fonction de l'orgasme influence aussi de façon décisive les fonctions différenciées de l'activité sociale et culturelle des individus. "Même lorsqu'on est confronté non à des manifestations morbides, mais à des formations caractérielles, on reconnaît sans peine que la limitation sexuelle va de pair avec la

timidité et la méticulosité, tandis que l'intrépidité et la hardiesse s'accompagnent d'un libre exercice des besoins sexuels" (Freud)¹. La comparaison des capacités sociales et sexuelles des malades et des bien-portants révèle des relations systématiques entre les fonctions primitives et les fonctions plus hautes; et pour juger de la thérapeutique à effectuer, on ne peut méconnaître de telles correspondances.

Les pulsions prégénitales sont par nature auto-érotiques, c'est-à-dire asociales; l'instinct de destruction et son rejeton érotique, le sadisme, sont anti-sociaux. Inséré de force dans la communauté sociale, l'individu doit renoncer à ses propres buts instinctuels et appliquer les énergies correspondantes (par amour pour l'objet aimé ou sous la contrainte de l'éducation) à des objectifs importants pour la société et la civilisation. Ce processus a été dénommé "sublimation" par Freud. La sublimation présuppose en premier lieu que les forces instinctuelles à transformer ne succombent pas au refoulement qui empêche non seulement la satisfaction mais aussi toute transformation de l'instinct. En ce sens, les règles morales d'où proviennent les refoulements et les activités d'adaptation socio-culturelles qui permettent d'éviter ces refoulements, sont en contradiction. Le refoulement peut parfois mener à des activités sociales qui ressemblent à des sublimations. Cependant, celles-ci sont faciles à distinguer des vraies sublimations par leur caractère réactionnel outré et par l'impression de rigidité qui s'en dégage. Une autre différence plus importante est que *le véritable sens des réalités dans la vie sociale s'harmonise bien avec le sens des réalités en amour*. En effet, comme nous allons le montrer, le sens des réalités dans la vie sociale présuppose le sens des réalités en amour, alors que le faux réalisme réactionnel de type compulsif ne peut aller de pair avec le sens des réalités en amour.

Par suite des conditions de vie psychologiques, physiologiques, sociales et biologiques, la génitalité

est la seule de toutes les pulsions à pouvoir remplir la fonction du sens des réalités en amour. Nous devons à Ferenczi l'expression de "sens des réalités en amour". La légitimité de cette notion est facile à établir à tous points de vue. *Du point de vue psychologique*, l'homme impuissant se sent diminué et se trouve plus ou moins incapable d'activité, même dans les domaines non sexuels. *Du point de vue physiologique*, la satisfaction génitale garantit le soulagement orgasmique des tensions libidinales somatiques et constitue par là l'une des conditions du maintien de l'équilibre mental. *Du point de vue social*, la génitalité (au sens de notre définition) requiert un partenaire et fonde donc au moins la communauté de deux personnes; en outre, c'est la seule tendance que la société approuve dans une certaine mesure et dont elle tolère la satisfaction; ce qui n'aurait pas d'importance si, de ce fait, le "pervers" ne se sentait maudit. *Du point de vue biologique*, parmi tous les instincts, seule la génitalité sert par surcroît à la conservation de l'espèce. *L'homme sain c'est-à-dire capable d'amour et d'activité, applique sa génitalité essentiellement à des buts sexuels, tandis que son instinct de destruction et ses pulsions prégénitales se tournent vers des buts sociaux et culturels*. Chez le malade, c'est l'inverse qui se produit : *ses activités sociales sont sexualisées, et son instinct de destruction et ses pulsions prégénitales dominent sa vie amoureuse*.

L'analyse montre que des *troubles du travail* se produisent dans deux circonstances. Dans le premier cas, le malade, préoccupé par des fantasmes sexuels, n'est pas apte à se concentrer sur son travail, ou bien des fantasmes sadiques-obsessionnels le distraient de tout autre sujet. Dans le second cas, comme par exemple la crampe du violoniste ou de l'écrivain, l'activité ne peut se réaliser, ayant reçu la valeur d'un comportement sexuel prohibé (Jokl). L'"appoint libidinal" (Jung) à l'activité sociale n'est plus librement disponible. Comparons cela au mode de comportement de l'homme sexuellement comblé : après un acte sexuel

¹ Introduction à la psychanalyse (traduit par nos soins).

satisfaisant s'établissent le goût du travail et une activité sociale accrue, tandis que pour un certain temps l'intérêt pour la sensualité disparaît ou est diminué. Cet état de choses s'explique par le déplacement des énergies dans l'orgasme : la libido s'est répandue dans tout le corps après l'acmé, ce qui induit une fraîcheur corporelle et un sentiment du moi plus marqué¹. Le contraire en est la fatigue et l'incapacité des neurasthéniques.

On peut donc dire que *les énergies libidinales modifiées dans l'orgasme ont à chaque fois réanimé les sublimations*. Ces dernières trouvent leur source propre dans les tendances durablement déssexualisées et dans les pulsions destructrices détournées de leurs buts primitifs. Le refoulement de l'excédent d'énergie libidinale ne fait alors que re-sexualiser les tendances primitivement libidinales, ainsi que réorienter l'agressivité vers ses buts primitifs. En ce qui concerne la notion de sublimation, il faudrait donc y distinguer schématiquement les trois facteurs pulsionnels suivants :

- 1) *L'agressivité destructrice durablement détournée de l'anéantissement de l'objet* (sentiments communautaires, intérêt pour diverses activités importantes du point de vue social, moralité et activité sociales).
- 2) *Les tendances pré-génitales durablement détournées des buts auto-érotiques* (certaines formes d'activités sociales, intérêt culturel, science, art, goût de l'argent, ambition, etc.).
- 3) *L'intérêt génital non sublimé*. Il maintient constamment des relations objectales tendres, et va tantôt pousser à la décharge orgastique, tantôt, après le déplacement de l'énergie dans l'orgasme, s'allier aux tendances sublimées.

L'importance de l'appoint libidinal pour la stabilité d'une sublimation peut être appréciée à sa

¹. Selon l'opinion exprimée par Ferenczi dans un colloque sur ce sujet, l'excitation après l'assouissement de l'amour objectal sexuel, refluant de l'appareil génital au corps, se changerait en libido narcissique et renforcerait ainsi médiatement le corps, se changerait en libido narcissique et renforcerait ainsi médiatement le narcissisme psychique.

juste valeur, en observant systématiquement que la capacité sociale se restreint d'autant plus que l'abstinence se prolonge et s'étend. L'appoint libidinal fait-il défaut, alors la sublimation s'en trouve affaiblie, car, par suite de la stase et de la régression de la libido, même d'autres pulsions, qui étaient sublimées, sont en quelque sorte séduites à leur tour par le mauvais exemple et refusent l'action sociale qui essentiellement leur est imposée. *Sublimation et satisfaction sexuelle ne sont pas opposées*; mais sublimation et activité sexuelle *insatisfaisante* sont bel et bien contradictoires.

Mais la satisfaction de la génitalité peut-elle mettre en danger la sublimation? Le plaisir sexuel satisfaisant est-il en état d'absorber durablement tout intérêt? A ces questions, nous pouvons d'ores et déjà répondre non, en nous fondant sur le fait que les hommes génitalement satisfaits sont plus que les autres capables d'activité prolongée. La libido génitale est susceptible d'être temporairement assouvie — les excitations pré-génitales, elles, ne peuvent qu'augmenter la tension, jamais la résoudre — et, une fois assouvie, peut alors s'allier aux sublimations; ce fait exclut que les sublimations soient menacées par la satisfaction génitale. Là où l'on peut observer, par suite d'intérêts sexuels excessifs comme dans la nymphomanie, la satyriasis, la neurasthénie ou l'onanisme de la puberté etc., des perturbations de la capacité sociale, c'est qu'il existe un trouble de la fonction de l'orgasme qui ne laisse pas de repos à l'aspiration sexuelle.

Pour les hommes qui, dans les grands centres de civilisation, déterminent la morale sexuelle générale, opposer sensualité physique et culture de l'esprit est une idée d'une indiscutable évidence. Mais l'observateur scientifique doit établir si cette opposition existe réellement ou si son fondement est purement irrationnel. Pour ce faire, on établira facilement que seuls quelques individus particulièrement doués réussissent à fuir le corporel — tout juste toléré — dans une spiritualité qui ne joue alors qu'un rôle de compensation. La masse des gens qui tente d'en faire autant sans les ressources intellectuelles nécessaires, est condamnée à la fameuse

"neurasthénie de l'homme des grandes villes". Leur sensualité est vécue dans la peur et donc à peine tolérée, fragmentée et donc insatisfaite; elle se venge en formant des mécanismes de défense qui contraignent aussi à une résignation dans le domaine intellectuel. En conséquence, leur force spirituelle et intellectuelle n'est pas libre, elle est crispée, elle n'a pas de base solide mais s'appuie sur une crainte constante de la vie instinctive, et elle est pleine de peurs sexuelles. Quant aux quelques individus doués, ne décupleraient-ils pas les résultats réels de leur développement intellectuel et de leur activité sociale s'ils pouvaient non seulement tolérer leur sensualité mais l'affirmer? Etre "capable d'activité dans la vie sociale" est un concept relatif; pour preuve, des individus qui en sont capables auront, après une analyse réussie de leurs perturbations sexuelles, une activité de sublimation bien meilleure qu'auparavant, et cela justement parce qu'ils n'érigeront plus de barrière idéologique entre leur sensualité et leurs aspirations culturelles. Précisément chez les natures géniales de la trempe d'un Goethe se manifeste la force de l'esprit quand il y a sublimation et non compensation, quand, intérieurement fort, on ne doit pas craindre de s'abandonner aussi au rythme premier de la vie sensuelle. C'est justement cette absence de crainte qui permet, après la perte de conscience momentanée de l'orgasme, de se replonger dans l'activité de l'effort intellectuel et spirituel, qui domine la sexualité et est dominée par elle. Donc, dans leur intérêt même, tous ceux qui prêchent l'ascétisme au nom d'idéologies culturelles ou religieuses, et n'atteignent par là que des résultats opposés, feraient mieux de collaborer au développement de la *sexualité sensuelle et physique*; c'est-à-dire plus généralement, d'abandonner la "dépréciation de la vie amoureuse" (Freud), et de remplacer le slogan "*Civilisation ou Sensualité*" par celui de "*Civilisation dans la Sensualité*". Quand la civilisation sera une sublimation et non plus une grande névrose collective, tout le reste devrait venir de soi.

Un problème subsiste : qu'est devenue la libido génitale de celui qui vit dans l'abstinence et qui pourtant a apparemment l'air de vivre en bonne santé psychique? Certes, la disponibilité libidinale et la fréquence du besoin de résoudre les tensions varient considérablement selon les individus. Mais puisque l'appareil sexuel somatique n'a pas cessé de fonctionner — sinon les symptômes d'eunuchoidie nemanqueraient pas d'apparaître —, des tensions libidinales doivent bien exister. Et quelle autre issue peut trouver cette libido organique si elle n'est pas satisfaite par l'orgasme, ni à l'origine de symptômes névrotiques? Sur cette question importante, on ne pourrait se prononcer qu'en se fondant sur l'analyse d'hommes qui *restent* sains, tout en vivant dans l'abstinence sans en souffrir. Mais il ne serait pas absolument faux d'affirmer d'ores et déjà que quiconque vit dans une abstinence sexuelle prolongée, sans être affligé d'une infirmité physique, n'agit pas selon sa volonté consciente mais plutôt sous l'emprise d'inhibitions ou de fixations. Car, on l'imagine sans peine, pour entraver une fonction biologique de l'importance de la sexualité, il faut au minimum un refoulement. En se retranchant derrière un "hypo-fonctionnement" de l'appareil sexuel somatique, on ne fait que se payer de mots; en effet, généralement, les eunuques châtrés après la puberté conservent bel et bien leur libido psychique, de même qu'après le retour d'âge la libido peut se maintenir quelque temps. A supposer même qu'un travail intensif et de vraies sublimations puissent éliminer les stases, notre connaissance de l'énergétique des pulsions nous interdit d'accepter sans preuves qu'une telle attitude puisse être durable et dépasser un certain niveau. Nous préférons, en tout cas, laisser en suspens une telle question qui n'a d'importance que théorique.

On a beau laisser à l'individualité psychique le plus large champ de variations, il n'en reste pas moins que, de même qu'il existe une physiologie du corps

normal, bien que deux hommes ne soient jamais bâtis de la même façon, de même qu'on peut établir pour le nombre des os et leur disposition, pour la forme et l'état du système nerveux, la stratification de la peau etc., une *structure fondamentale* conforme en dépit des différenciations individuelles, de même dans le domaine mental, il existe une structure fondamentale conforme, qui s'exprime dans une certaine disposition des pulsions. Cela n'exclut en aucun cas la différenciation mentale. Le rapport entre cette structure fondamentale et les variations individuelles ressemble à la relation entre la structure que nous appelons "arbre" ("chêne", "hêtre" etc.) et les distinctions dans la grandeur et la disposition des branches de deux arbres (des chênes, des hêtres etc.). Voilà qui réduit à néant le reproche de "schématisme", selon lequel la recherche du général n'aurait pas droit de cité dans le domaine mental. Et ce que nous appelons *pathologique*, ce n'est pas la déviation qui affecte la structure existant normalement, mais uniquement le *bouleversement de cette structure fondamentale elle-même*.

La psychanalyse vise à réordonner les pulsions selon la structure fondamentale. En cela, elle se trouve en accord avec la volonté consciente du malade sur la base du principe de réalité. Elle ne juge pas les attitudes du malade selon les principes du bien et du mal, mais se contente de déterminer laquelle de ses attitudes correspond à son aptitude à la réalité et lesquelles la perturbent. Par la clarification psychanalytique et la reviviscence des anciens conflits, les pulsions retrouvent automatiquement, sans notre intervention, un nouvel ordre et font réapparaître la structure latente orientée vers la réalité, structure qui n'était d'ailleurs qu'ensevelie. L'analyse est donc, comme Freud l'a naguère établi¹, en même temps une synthèse; à ceci près que la psychanalyse, dont toute persuasion et toute institution d'idéal sont exclues, se conforme bien plus à la nature du patient que toute

1. "Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique", dans *De la technique psychanalytique*, Paris, 1953.

éducation non analytique ("psychagogie").

Il y a donc, sans aucun doute, un *but de la thérapeutique psychanalytique*, qui peut être atteint sans moyens éducatifs : *l'instauration de l'aptitude à l'amour et au travail*; ou, pour être encore plus clair : *l'instauration de l'aptitude à la satisfaction sexuelle*.

Après tant d'années d'exercice de la pratique psychanalytique, on n'a jamais vu, si grande que soit la levée des refoulements, que les patients perdent toute mesure ni que l'accentuation de leur impulsivité soit durable. Cela prouve que la méthode freudienne, pourvu qu'elle soit exercée avec savoir-faire, est capable de contrôler le "matériel explosif" qu'elle manipule; et cela montre aussi que l'Eros individuel cautionne l'adaptation sociale. Après la cure psychanalytique, le patient réussit par la conscience à dominer aussi ses instincts. Mais ce contrôle n'est plus paralysé par la névrose : il a pris un sens pleinement conscient.

Se donner pour but d'instaurer la puissance orgastique ne signifie pas, il est facile de le montrer, que l'on outre passe pour autant ses attributions médicales. Il faut s'attendre à cette objection, que je voudrais devancer. Instaurer l'aptitude au travail est tenu pour un but qui va de soi. Mais j'ai pu me rendre compte que l'établissement d'une *complète* aptitude à l'amour est considéré comme bien moins évident par nombre d'analystes. L'origine de cette partialité réside dans une hésitation concevable à entrer en conflit avec la morale sexuelle dominante.

À la différence de toutes les autres méthodes de psychothérapie, la psychanalyse estime nécessaire de ne pas empiéter sur le libre choix du patient. Dans l'immense majorité des cas, le problème que cela soulève se trouve de but en blanc résolu car, soit le malade vient trouver le médecin explicitement par suite de perturbations génitales, soit il prend très tôt conscience de son impuissance et souhaite lui-même s'en libérer. La minorité résiduelle se compose de ceux qui compensent leur impuissance ou qui repoussent la sexualité par

suite de particularités caractérielles plus profondes. Mais sans aucune exception, même un patient qui repousse la sexualité finira tôt ou tard au cours de l'analyse par se heurter à ses aspirations génitales. Si l'analyse a été menée dans les règles de l'art, il reconnaîtra ses désirs et verra lui-même quelle importance tient le refoulement de la fonction génitale dans sa névrose. Dans tous les cas, il faut arriver à parler des pratiques onanistes, des fantasmes et du mode de comportement pendant l'acte sexuel, tout aussi à fond que des détails d'un cérémonial obsessionnel. En reculant devant l'explication (au moment opportun) des circonstances de l'acte sexuel, en la tenant pour une question oiseuse ou un abus de pouvoir, on ne manifeste que ses propres refoulements et on risque par là de négliger les données les plus importantes pour la résolution du conflit névrotique et la levée de la stase libidinale.

On ne peut dissimuler plus longtemps que la sublimation, comme issue à la névrose, n'a pas pour la plupart de nos malades la signification qu'on lui attribue en général. L'abréaction n'est qu'une solution momentanée et restreinte du conflit. De plus, elle n'est à considérer comme un facteur de guérison que pour un petit nombre d'hystéries traumatiques. Et même porter à la conscience le conflit inconscient ne constitue qu'une condition nécessaire à sa résolution : une simple décision intellectuelle, aussi complète soit-elle, ne suffit pas pour réaliser la *réorganisation définitive des pulsions*, c'est-à-dire pour l'*élimination de la base réactionnelle caractérielle, sur laquelle se fonde la névrose*. Une partie de cette base réactionnelle, peut-être la plus importante (parce que la plus actuelle), est constituée par la névrose actuelle.

Ajoutons à tout cela un autre fait d'expérience corroboré par les statistiques des catamnèses. Les patients qui parviennent à une vie sexuelle ordonnée pendant ou peu après le traitement font preuve, dans l'amélioration de leur état, d'une bien plus grande stabilité que ceux qui n'ont pas pu perdre complètement leur stase libidinale, soit parce que les conflits génitaux n'ont pas encore été résolus, soit par suite

de difficultés extérieures (milieu, âge, infirmité physique etc.)¹. Les cas de rechute dans les névroses de symptômes et de caractère se rencontrent chez les patients dont l'impuissance n'a pas été guérie ou qui vivent dans l'abstinence, le plus souvent pour des raisons névrotiques non résolues.

Quoique pour l'essentiel le problème de la base réactionnelle de la névrose soit encore en suspens, on peut déjà tenir pour certain que la stase somatique de la libido et la disposition à l'angoisse enforment les pièces maîtresses. Supprimer la peur de la satisfaction sexuelle constitue sans conteste un outil indispensable pour atteindre le but du traitement. Et comme l'angoisse devant les dangers supposés de la satisfaction provoque la stase de la libido, qui elle-même a déclenché l'angoisse de stase et les symptômes, le processus de guérison, pour ce qui est de la thérapie causale, doit, indépendamment des formes individuelles de la névrose, suivre un cours inverse. En d'autres termes, *éliminer la peur de la satisfaction libère du refoulement les pulsions* qui sont en partie sublimées et en partie agents de la satisfaction. La levée des refoulements et l'apparition des sublimations au cours du traitement met fin à la première partie de la cure : le malade est soulagé de son poids.

Aucune analyse, une multitude d'observations le montre, ne peut être considérée comme réussie tant que l'on n'a pas libéré l'angoisse liée aux symptômes, ce qui s'annonce par l'apparition d'états d'angoisse passagers. Même le sentiment de culpabilité doit, lui aussi, se retransformer en angoisse. C'est alors seulement que l'on peut entreprendre un travail psychanalytique sur les *sources de l'angoisse*. Comme telles, surgissent au premier plan le *narcissisme du moi*, dérivant de l'angoisse de castration et la *libido endiguée*, qui provoque l'angoisse de stase. L'agressivité et la nostalgie du sein maternel (l'angoisse de la

1. Voir mon étude "Ueber Genitalität vom Standpunkt der psychoanalytischen Prognose und Therapie", op. cit.

naissance) qui, comme nous l'avons montré, dépendent de l'intensité de la stase libidinale et de l'angoisse de castration, ne peuvent donc, comme source de l'angoisse, jouer qu'un rôle secondaire. Cela se marque bien dans la réaction thérapeutique : celle-ci varie selon l'élimination de telle ou telle source d'angoisse.

Ainsi, après la réussite de la cure, la nostalgie du sein maternel et l'agressivité sont tantôt abandonnées, tantôt soumises à d'autres tendances ou bien "sublimées". Par contre, la génitalité n'abandonne que son objet incestueux mais conserve bien son but sexuel. Pourquoi la suppression de l'angoisse a-t-elle pour effet dans le premier cas un *éloignement* vis-à-vis de l'objet de la pulsion, dans le second cas un *rapprochement*? Il est d'usage de présumer dans ce résultat un succès de la thérapie, sans pour autant éclaircir comment le même processus thérapeutique (l'élimination de l'angoisse) produit des conséquences opposées. Certes, cela ne va pas de soi. Mais l'expérience nous apporte les éléments suivants :

1) Tant que l'on n'examinera pas l'angoisse de castration, toutes les séances d'analyse du monde ne feront pas disparaître la nostalgie du sein maternel et l'agressivité (*cas réfractaires*), ou bien, si on a pu libérer une partie de la libido, celle-ci, après une faible incursion vers les attitudes génitales, finira par refluer vers d'anciennes fixations (*cas de rechute*).

2) On voit des cas où les symptômes se dissipent définitivement avant même la fin de l'analyse. L'analyse s'est alors attaquée *d'abord* aux fixations génitales et a réussi à les rompre totalement, avant que des fixations plus profondes ne viennent compliquer la situation de transfert. La libido génitale libérée de l'angoisse de castration a automatiquement pu rendre inefficaces d'autres désirs¹, tandis que la résolution orgasmique de la stase libidinale éliminait pratiquement toute possibilité de régression.

1. Les guérisons durables obtenues, dit-on parfois, par une psychothérapie palliative, s'appuient sans doute sur une victoire facile contre les refoulements génitaux. On peut ainsi expliquer, par exemple, la guérison spontanée des hystéries après un mariage.

3) Quand le primat de la génitalité n'est arrivé dans l'enfance qu'à une formation incomplète, le poids du "retour au sein maternel", ou bien la tendance à la satisfaction prégénitale, l'emporte malgré l'analyse de l'ensemble des sources de l'angoisse.

Ainsi l'amour objectal génital, quand il est satisfait, est le plus puissant ennemi à la fois de l'instinct de destruction, du masochisme prégénital, de la nostalgie du sein maternel et du surmoi de punition. Sa satisfaction élimine la stase de la libido et jule par là l'instinct de destruction. Cette supériorité de l'Eros, "gardien de la vie", sur l'instinct de destruction est la justification objective de nos efforts thérapeutiques.

Mais dans cette perspective, la thérapie analytique achoppe sur des difficultés extérieures insurmontables. Dans les meilleurs cas, elles ne font qu'installer à la place des névroses un malheur réel; au pire, elles provoquent des rechutes auxquelles on ne peut rien car les conditions extérieures ne se laissent pas transformer. Prenons l'exemple d'une femme qui, poussée par ses tendances masculines, a choisi pour époux un homme féminin, atteint peut-être d'une légère éjaculation précoce, pour pouvoir le dominer et le tourmenter. Si le succès de l'analyse a transformé sa masculinité en féminité et aboli l'érotisme clitoridien au profit d'une disposition vaginale, cette femme guérie par l'analyse ne se trouve plus en accord avec un époux qui ne lui convient plus désormais, car conformément à sa nouvelle structure, elle souhaiterait un mari fort qui la dirige et la domine en tout. Autrement dit, l'aptitude à l'orgasme est libérée et n'attend plus qu'une stimulation de la part de son mari; mais celui-ci ne possède pas soit la compréhension érotique soit la puissance sexuelle nécessaire. Et il se peut qu'un mariage décidé pour des raisons névrotiques et dans de très mauvaises conditions, devienne ensuite indissoluble par suite des circonstances matérielles. C'est pourquoi les célibataires et les couples sans enfant bénéficient d'un meilleur pronostic.

A ces difficultés extérieures, il est bien peu

d'issues certaines. Quelques patients particulièrement doués, essaient de trouver leur salut dans n'importe quel travail; leur équilibre reste néanmoins instable et ils ne sont jamais complètement à la hauteur des exigences du monde extérieur. La résignation sexuelle cache toujours en son sein le danger de la rechute; car l'abstinence complète est déjà inconcevable pour un homme originellement sain, donc a fortiori pour celui qui a souffert d'une névrose et justement de troubles de la libido. La satisfaction onaniste peut prévenir la rechute, mais si elle constitue pendant longtemps le seul mode de satisfaction, elle cache elle aussi le danger de rechute, parce qu'elle s'accompagne de fantasmes et d'une satisfaction psychique incomplète, même si elle est totalement dépourvue d'angoisse et de sentiment de culpabilité. Reste l'adultère. Ici s'arrête l'influence de l'analyse; la décision appartient à l'idéal du moi du patient, qui après avoir, durant l'analyse, fait siens des éléments nouveaux favorables aux instincts, se trouve par suite en état de choisir entre le devoir de fidélité dicté par la morale dominante et le droit non-immoral à la satisfaction sexuelle.

Somme toute, il nous faut avouer que les résultats d'importance pratique sont minces en comparaison de la misère sexuelle et socio-économique de notre temps. Vu que la satisfaction sexuelle et la sublimation, seules issues valables à la névrose et à ses équivalents, dépendent aussi du milieu socio-économique, la marge de manœuvre du travail thérapeutique se trouve de prime abord considérablement restreinte. Rendre le malade capable de supporter les conflits sans rechute constitue pour la thérapeutique psychanalytique la deuxième partie de sa tâche ainsi que son but idéal; mais éliminer par l'analyse les refoulements génitaux et libérer les pulsions qui doivent être sublimées ne fait qu'ouvrir la voie à l'instauration d'une telle aptitude. Dans la plupart des cas, on peut attendre d'un traitement psychanalytique bien mené une meilleure résistance aux déceptions de la vie. Quant au reste du travail d'immunisation, c'est à la satisfaction sexuelle réelle et au milieu de le mener à bien; et ces facteurs, un homme

débarrassé de ses désirs infantiles et de ses élans masochistes peut, en principe, les déterminer consciemment.

Tandis que nous traitons de la fonction de l'orgasme et de ses rapports avec les névroses, nous n'ignorons pas qu'une grave question se posait par ailleurs : "Admettons! La névrose a pour noyau un processus somatique; la source d'énergie du symptôme et du caractère névrotiques réside dans un déroulement pathologique de l'excitation physique (la stase libidinale). Et le traitement psychanalytique des névroses repose en fin de compte sur la modification, voire l'élimination de leur fondement somatique. Admettons tout cela! Ne vaudrait-il pas mieux alors tenter de guérir directement par des méthodes somatiques ce qui provient essentiellement du somatique, plutôt que d'entamer le processus de la psychanalyse, qui est long et compliqué (parce qu'il va au fond des choses)? N'aurait-on pas finalement raison de reprocher à la psychanalyse d'être incomplète et ne devrait-on pas se fier uniquement à des actions somatiques, du genre de l'organothérapie¹."

A cette question, nous répondrons par une autre encore plus nette : "Le médecin de famille a-t-il raison ou tort quand il ordonne à la mère d'une jeune hystérique de la marier d'urgence? Le neurologue fait-il bien de conseiller les rapports sexuels à un homme abstinent et névrosé?" En principe, oui. La stase de la libido est en effet la source d'énergie de la maladie, et seule son élimination peut donc provoquer une guérison radicale. Mais dans les faits, les deux médecins auront donné de mauvais conseils. Car la jeune fille en question

1. Thérapeutique qui supplée à l'insuffisance des glandes et des organes humains en utilisant des extraits de ces mêmes organes. L'hormonothérapie emploie aujourd'hui selon le même principe des hormones synthétiques (N.d.T.)

restera très probablement hystérique et sexuellement timide et pourra même en outre précipiter mari et enfants dans la névrose. Quant au jeune homme, il se révélera sûrement impuissant, sinon il en serait lui-même arrivé depuis longtemps à la même conclusion que le neurologue. Les conseils que les deux jeunes gens ont reçus auraient bien pu les guérir *si* tous deux avaient été psychiquement sains et capables de donner libre cours au déroulement normal de leur excitation sexuelle. La psychanalyse, par contre, en conduisant certaines pulsions sexuelles à la sublimation, en rendant possible par la transformation de l'agressivité l'adaptation sociale et en éliminant les inhibitions sexuelles inutiles, permet un processus spontané et organique qui agit quantitativement et qualitativement de l'intérieur, et qui est aussi une "organothérapie" : la satisfaction sexuelle qui supprime la stase de la libido. Certes, la perturbation de la fonction génitale maintient la névrose tandis que la libido endiguée dans la stase ne cesse d'alimenter le processus névrotique (*cause actuelle*), mais cette perturbation elle-même est bel et bien apparue en empruntant tout d'abord une voie purement psychique (*cause historique*).

Supposons même qu'il existe vraiment des produits qui accroissent la libido. En les administrant à un névrosé sans désirs sexuels conscients, on ne diminuerait en rien pour autant ses inhibitions psychiques, qui éloignent l'excitation du domaine génital. Bien au contraire, on ne ferait à coup sûr qu'augmenter son angoisse névrotique ou provoquer de nouveaux symptômes. Et s'il existait un médicament qui diminue la libido, il aurait naturellement pour effet d'atténuer aussi l'angoisse. Cela pourrait sans doute réduire la base réactionnelle de la névrose, mais jamais l'éliminer. Et même la superstructure mentale associée au sentiment d'impuissance ne ferait tout au plus que changer de façade. La faculté de sublimation resterait tout aussi faible qu'auparavant, car en fait il s'agirait non pas d'une modification qualitative, comme dans le cas d'une psychanalyse, mais simplement d'une baisse quantitative de l'énergie psychique. Un Etat attaché à guérir les

inadaptés au travail ne saurait que s'opposer à une thérapie de ce genre. En conclusion, aucune organothérapie, aussi élaborée soit-elle, ne pourrait se passer de la psychanalyse. Car l'organothérapie ne peut jamais qu'ajouter ou retrancher, tandis que la psychanalyse agit sur la *répartition* des énergies dans le système psychique et, par une modification du moi, met le psychisme à même d'admettre cette nouvelle répartition qualitative des énergies et de supporter des modifications quantitatives.

Mais à l'heure actuelle, tout cela reste encore utopique. Malheureusement, les essais sur le chimisme sexuel tantôt relèvent de la fiction, tantôt restent dans l'impasse des préjugés d'origine affective : la voie que la psychanalyse indique à la physiologie des névroses est obstruée par un tabou. Reste l'espoir d'éliminer radicalement les préjugés sociaux qui frappent la sexualité. Avec l'organothérapie et avec la diffusion dans le peuple d'une information sexuelle fondée non pas sur la morale mais sur la science (ce qui ne manquerait pas d'avoir des répercussions sur l'éducation et sur la science), la psychanalyse individuelle pourrait avoir deux puissants alliés au berceau. Mais il n'est pas pensable que nous puissions jouir dans un avenir prévisible de ces facilités dans notre difficile travail.

GLOSSAIRE

ABREACTION

Décharge émotionnelle par laquelle un individu se libère de l'affect attaché au souvenir d'un événement traumatique. Cette décharge permet ainsi à l'affect de ne pas devenir ou rester pathogène.

AFFECT

Terme désignant toute sorte d'état affectif, pénible ou agréable, vague ou qualifié, qu'il se présente sous la forme d'une décharge massive ou comme tonalité générale. Selon Freud, toute pulsion s'exprime dans deux registres, celui de l'affect et celui de la représentation (images, souvenirs, pensées). L'affect est l'aspect qualitatif de la libido, qui, elle, est une quantité d'énergie psychique.

ANGOISSE

Il faut distinguer l'angoisse ou la peur *réelle*, ou plus précisément devant un danger réel (*Realangst*) et l'angoisse *névrotique*, qui est toujours d'origine interne.

En ce qui concerne l'angoisse névrotique, deux théories s'opposent au sein de la psychanalyse. Selon la première formulation de Freud, il y avait lieu de distinguer l'angoisse *résultant* d'une excitation inhibée (conversion de la libido en angoisse) et l'angoisse comme *cause* du refoulement sexuel. Cette distinction prit fin, en 1926, avec *Inhibition, symptôme et angoisse*. Dès lors, il n'y avait plus pour Freud que l'angoisse comme "signal du moi", l'angoisse comme *cause*.

Or, à la même époque, les travaux de Reich le conduisaient, au contraire, à privilégier l'angoisse comme *résultat* de la stase sexuelle. D'ailleurs, il avait modifié la première conception de Freud : l'angoisse n'était plus pour lui une simple conversion de la libido, mais, plus précisément, l'équivalent au niveau du système vaso-végétatif, de la même excitation qui provoque le plaisir dans l'appareil génital. Telle est l'angoisse que Reich appelle angoisse actuelle ou, mieux, angoisse de stase (cf. Chapitre IV).

En explicitant cette origine de l'angoisse, à la fin du Chapitre VII, Reich joue sur le double sens du mot allemand "*Angst*", qui signifie à la fois peur et angoisse : l'angoisse est le résultat d'une peur; l'angoisse morale (*Gewissensangst*) c'est, dit Reich, la peur de la moralité, l'angoisse de castration (*Kastrationsangst*) la peur d'être châtré, etc.

ECONOMIE SEXUELLE

Chez Freud, le point de vue économique renvoie à l'hypothèse selon laquelle les processus psychiques consistent en la circulation et la répartition d'une énergie pulsionnelle quantifiable.

Chez Reich, le terme "économie sexuelle" se réfère au mode de régulation de l'énergie sexuelle de l'individu. L'économie sexuelle désigne la façon dont un individu agence sa libido. Les facteurs qui déterminent ce mode de régulation sont de nature psychologique, sociologique et biologique. Plus tard (1932), Reich insistera sur le lien entre l'économie sexuelle individuelle et l'économie sexuelle établie par la société, c'est-à-dire "la manière dont la société règle, encourage ou réfrène la satisfaction du besoin sexuel" et désignera également sous le nom d'"économie sexuelle" la discipline qui étudie ce lien. A partir de 1939, l'économie sexuelle prit chez Reich un sens nettement biologique, fondé sur la prétendue mise en évidence expérimentale de l'orgone.

FORMATION REACTIONNELLE

Attitude psychologique de sens opposé à un désir refoulé et constitué en réaction contre celui-ci (par exemple, la pudeur s'opposant à des tendances exhibitionnistes). Freud a mis en évidence ce mécanisme psychique d'abord à propos de la névrose obsessionnelle; mais il se trouve présent dans toutes les névroses et tous les caractères névrotiques (hystérique, impulsif, etc.).

La base réactionnelle est la formation ou l'ensemble des formations réactionnelles (dont il faut souligner l'origine infantile) qui conditionne l'évolution ultérieure de la névrose ou du caractère.

IDEAL DU MOI

Concept freudien qui désigne l'instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéation du moi) et des identifications aux parents et aux idéaux collectifs. Une fois constitué, l'idéal du moi devient un modèle auquel le sujet cherche à se conformer. L'idéal du moi serait donc une instance situé entre le moi et le surmoi.

INVESTISSEMENT

Concept économique : fait qu'une certaine énergie psychique se trouve attachée à une représentation ou à un groupe de représentations, une partie du corps, un objet etc. Par exemple, chez les caractères hystériques, la bouche est investie de libidogénitale. Dans la sublimation, la libido prégénitale est investie dans des activités sociales.

Le contre-investissement consiste en un investissement de défense du moi, de nature à bloquer l'accès à la conscience et au système moteur de représentations et de désirs inconscients. C'est l'aspect économique d'une formation réactionnelle ou substitutive.

NEVROSE ACTUELLE

Type de névroses (névrose d'angoisse, neurasthénie, hypocondrie) que Freud distingue des *Psychonévroses*, parce que :

1. leur origine n'est pas à chercher dans les conflits infantiles mais dans le présent,
2. leur étiologie est somatique et non pas psychique,
3. leurs symptômes n'expriment pas symboliquement des conflits psychiques mais résultent directement de l'absence (névrose d'angoisse) ou de l'inadéquation (neurasthénie) de la satisfaction sexuelle.

L'étude de ces névroses ainsi que celle du "noyau actuel" de la névrose, négligée par Freud et abandonnée par ses successeurs, est reprise ici de façon critique par W. Reich. Pour Reich, toute névrose présente une double origine : psychogène-infantile et actuelle (Voir Chapitre IV d).

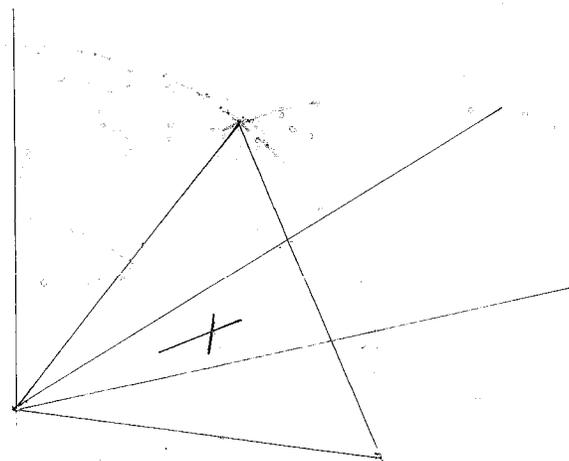
OBJET

Elément extérieur vers lequel se dirige la pulsion, l'amour ou la haine. L'adjectif correspondant est : *objectal*. On parle notamment de la libido objectale de l'enfant, par opposition à sa libido narcissique. Chez l'enfant (et ultérieurement chez l'adolescent), *le choix d'objet* c'est le fait d'élire une personne ou un type de personnes comme objet d'amour.

D'autre part, on utilise parfois aussi en psychanalyse le mot objet dans son sens philosophique traditionnel (opposition objet-sujet). Dans ce cas, l'adjectif correspondant est : objectif.

STASE LIBIDINALE

(ou stase de la libido). Processus économique supposé par Freud comme pouvant être à l'origine de l'entrée dans la névrose : la libido, ne parvenant plus à s'exprimer vers l'extérieur, reflue sur des formations internes au psychisme. L'énergie est ainsi endiguée, bloquée, accumulée et trouvera son utilisation dans la constitution de symptômes. La notion de stase libidinale a son origine dans la théorie des névroses actuelles exposée dans les premiers écrits de Freud. C'est précisément dans la mesure où il continue cette première partie de l'œuvre freudienne que W. Reich reprend cette notion pour son propre compte.



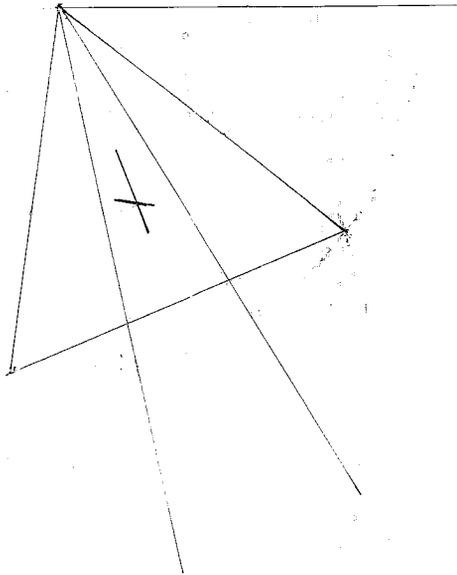
APPENDICE

TESTAMENT

DE

WILHELM REICH

(1957)



DERNIÈRES VOLONTÉS

Moi, WILHELM REICH, résidant à Organon, Rangeley, Maine, fais ce qui suit et le publie et le déclare comme étant Mes Dernières Volontés et Mon Testament.

1) Nulle vengeance personnelle, nul oubli des nombreuses joies que j'ai connues durant mon existence ne déterminent les décisions de ce testament. En pleine possession de mon jugement sur les hommes et sur la société et en toute lucidité, j'ai estimé que ce qui devait guider mes ultimes dispositions était d'assurer la transmission aux générations à venir du vaste domaine de mon oeuvre scientifique. Pour moi, le but primordial est de sauvegarder la vérité sur ma vie et mon oeuvre des altérations et des calomnies susceptibles d'intervenir après ma mort.

2) J'annule par le présent tous les testaments antérieurs à quelque époque qu'ils aient été faits.

3) Je donne ordre de payer mes dettes reconnues et les frais de mes obsèques; à l'exception des requêtes précises faites ci-dessous, je donne et lègue le reste et reliquat de mes biens immobiliers et mobiliers, de toute nature et de toute sorte, quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent, dont je serai en possession à ma mort ou auquel j'aurai droit par la suite, au Curateur nommé ci-dessous et à ses successeurs éventuels, appelés à administrer ces biens, à gérer, entretenir, vendre lesdits biens et à faire des investissements, percevoir les intérêts, revenus et dividendes et bénéfices provenant desdites propriétés, afin qu'ils réalisent les desseins et projets exposés ci-dessous :

a) Ce fonds devra être géré et administré sous le nom de "Wilhelm Reich Infant Trust Fund".

b) Les dépenses administratives de ladite Fondation

ne devront jamais excéder 20% du revenu total.

c) Entretien la propriété d'Orgonon et en faire une sorte de musée qui portera mon nom.

Au cours des années qui ont suivi 1949, ma vie a été centrée sur l'Orgone Energy Laboratory. J'en ai personnellement surveillé la construction pendant deux ans; ces travaux m'ont coûté plus de 35 000 dollars, payés sur ma fortune personnelle. J'ai rassemblé là tout le matériel nécessaire, tel que les instruments qui ont servi à la découverte de l'Energie Vitale, les documents qui témoignent de travaux de quelques trente années et une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes réunis à grand-peine au cours de la même période et qui m'ont beaucoup servi dans mes travaux et mes écrits; des tableaux (environ 25), de petits objets que j'ai aimés et chéris au cours de ma vie, par exemple, le bâton africain sculpté qui m'a été donné par Malinowski, le portrait de Sigmund Freud et plusieurs vases sans valeur mais auxquels je tiens, la "Rock Woman" de Jo Jenks, le "Zaenn't Weh' Bauer", sculpté à douze mille pieds d'altitude dans un refuge de montagne en Autriche. Toutes ces choses et autres objets du même ordre devront rester là où ils se trouvent à présent, afin de conserver l'atmosphère dans laquelle la découverte de l'Energie Vitale s'est produite pendant la dernière décennie. Les bâtiments devront être bien entretenus et les réparations effectuées. L'entretien, les réparations, les services et les salaires devront être payés sur ce fonds.

d) Afin de permettre aux futurs étudiants de l'Océan de l'Energie Cosmique Primordiale, l'Energie Vitale, que j'ai découverte et développée, d'avoir une image fidèle de mes réalisations, de mes erreurs, de mes hypothèses erronées, de mes démarches de pionnier, de ma vie privée, de mon enfance, j'exige ici que, dans aucun cas ni sous aucun prétexte, aucun des documents, manuscrits ou notes trouvés dans ma bibliothèque, parmi les archives ou n'importe où ailleurs, ne soit altéré, passé sous silence, détruit, augmenté ou falsifié de quelque façon que ce soit. La tendance humaine, née de la peur, qui consiste à "être toujours et à tout prix d'accord avec celui qui parle" et à taire ce qui est déplaisant, est

irrésistiblement forte. En mesure de protection contre cette tendance, j'exige que mes travaux, y compris ma bibliothèque et mes archives, soient mis sous scellé, juste après ma mort, par les autorités légales et compétentes et que personne ne soit autorisé à examiner mes papiers, jusqu'à ce que le Curateur, ci-après nommé, soit dûment désigné et qualifié pour en prendre le contrôle et la garde.

Ces documents sont d'une importance cruciale pour l'avenir des nouvelles générations. Il existe une foule de gens affectivement malades, qui essaieront de porter atteinte à ma réputation, au mépris de ce qui pourra arriver aux enfants, pourvu que leur vie personnelle reste enfermée dans les ténèbres de la période barbare des Staline et des Hitler.

e) Par conséquent, j'exige de mon Curateur et de ses successeurs que rien, en quelque façon que ce soit, ne soit changé dans aucun des documents et que ceux-ci soient rangés et mis à l'abri pendant cinquante ans, afin de les préserver de la destruction et de la falsification, de la part de ceux qui auraient intérêt à falsifier et à détruire la vérité historique.

f) Ces directives sont fixées par moi uniquement pour préserver, à l'aide de documents, la vérité telle que je l'ai vécue durant mon existence.

g) Pendant toute ma vie, j'ai aimé les enfants et les adolescents et ils m'ont toujours aimé et compris en retour. Si les enfants me souriaient, c'est que j'étais en profonde intelligence avec eux; et très souvent, des enfants de deux ou trois ans se mettaient à me regarder avec un air réfléchi et sérieux. Ce fut un des plus grands et des plus heureux privilèges de ma vie et je tiens à exprimer en quelque façon ma reconnaissance pour l'amour que m'ont témoigné mes jeunes amis. Puisse le Destin et le grand Océan d'Energie Vitale, d'où ils sont issus et où ils doivent retourner tôt ou tard, les combler de bonheur, de joie et de liberté pendant leur existence. J'espère avoir bien contribué à leur bonheur futur.

C'est à cette fin que la Fondation Wilhelm Reich pour l'Enfance (W.R.I.T.F.) devra être principalement con-

sacré et sagement administré.

h) Je lègue le bâtiment situé en face du Laboratoire d'Etudes à Orgonon, à ma fille, le Docteur Eva Reich.

i) 80 % de tous les revenus et bénéfices, dûs à moi-même ou à la fondation, sur les droits provenant de mes découvertes, devront être consacrés à la protection de l'enfance partout dans le monde, afin d'assurer aux enfants et adolescents une garantie contre la misère sur le plan affectif, social, familial, médical, légal, éducatif, professionnel ou autre. Une partie des bénéfices pourra être utilisée pour la recherche organomique fondamentale.

j) Si le Wilhelm Reich Infant Trust Fund ne remplissait pas sa tâche, mon Curateur, après avoir mûrement réfléchi, devrait remettre tous les biens de ladite Fondation à un organisme approprié, spécialisé dans la gestion de ce genre d'affaires.

4) Mon fils Peter aura besoin d'une aide financière pendant plusieurs années pour sa formation à une activité sociale adulte. En conséquence je prescris :

a) Que tous les bons du Trésor des Etats-Unis d'Amérique achetés au nom de Peter ne soient pas négociés avant leur échéance.

b) Je lègue spécialement ici à mon fils Peter Reich, certains bons établis à mon nom, dont Ilse Ollendorf aura la garde ou, dans l'éventualité de sa mort, Eva Reich, et dont elles devront recueillir les revenus et intérêts et sur quoi, intérêt et principal, elles verseront à Peter une somme de 150 dollars par mois.

c) Je lègue à Peter deux de mes fusils à son choix, avec tous les accessoires qu'il désira, tels que cartouches et matériel d'entretien; mon matériel photographique; ceux de mes vêtements qu'il choisira. Pendant toute sa vie et jusqu'à ce qu'il décide de ne plus l'utiliser personnellement, le bâtiment appelé le "Chalet d'en-bas", à Orgonon, avec son mobilier et un terrain d'environ dix acres, en autorisant Eva Reich à utiliser le pavillon, si elle le désire; à la mort de Peter ou s'il décide de ne pas l'utiliser personnellement ou s'il ne l'utilise pas pendant une période de trois ans,

le "Chalet d'en-bas" devra revenir au Wilhelm Reich Infant Trust Fund, pour servir de colonie de vacances. En aucun cas cet établissement ne devra être la propriété ou se trouver sous le contrôle d'une personne autre que Peter ou Eva Reich, si elle le désire, comme il est indiqué ci-dessus.

5) Je lègue à ma fille Eva 10 000 dollars et tout ce qu'elle désirera prendre de mon mobilier personnel.

6) Je lègue à Aurora Karrer 4 000 dollars et mon automobile Chrysler 300 datant de 1955.

7) Je lègue à ma fille Eva et à mon fils Peter à parts égales, 10% de tous les droits qui me seront dûs au moment de ma mort ou ultérieurement; j'entends par là le produit de mes découvertes, de mes livres ou de leurs traductions.

8) Je désigne, constitue et nomme Eva Reich, docteur en médecine, en tant que Curatrice de ce Testament et, à ce titre, je demande qu'il ne lui soit fait (à elle ou à tout autre), en tant qu'exécutrice ou Curatrice, aucune obligation autre que celles prévues par la loi; en outre, je précise que, dans la gestion du Wilhelm Reich Infant Trust Fund, ladite Curatrice pourra, par un acte écrit, nommer un successeur dans le cas d'une renonciation ou d'une incapacité de sa part; ou pourra, par testament, désigner un successeur à sa mort, lequel successeur, ainsi que tous mes curateurs, auront successivement les mêmes droits; ma seule exigence sur ce point étant que ces successeurs prennent des décisions conformes à mes volontés ci-dessus exprimées.

9) Je ne nourris aucune animosité envers mes proches parents. Pour la plupart, je ne les ai pas vus depuis des dizaines d'années. Ne connaissant parmi eux personne de susceptible de remplir les principales volontés de ce Testament, à savoir la sauvegarde de toute la vérité sur ma vie et sur mon œuvre, je

déshérite pour toujours et à tous points de vue mes proches par le sang et par le mariage (légal ou non) tant du côté de mon père que de ma mère. En quelque domaine que ce soit et sous quelque forme ou prétexte que ce soit, ils ne pourront en aucune façon revendiquer mes biens présents ou futurs ou les biens de la Fondation qui porte mon nom et qui est créée pour protéger mes découvertes, il n'y aura aucun recours d'aucune sorte à quelque époque que ce soit. Ceci est valable pour mes propres enfants, à l'exception de ceux mentionnés ci-dessus.

10) Ce Testament et toutes les clauses qu'il contient ne pourront être totalement ou partiellement annulés ou partiellement ou totalement invalidés ou modifiés en quelque autre façon par la naissance d'un ou plusieurs enfants de moi.

11) Je ne veux pas être enterré dans un cimetière, mais à Orgonon, sous la terrasse, face à l'Est, ou à Rock-Cove au Sud. Que l'on place sur ma tombe mon buste sculpté par Jo Jenks. L'inscription, gravée dans le granit, sera la suivante : "Wilhelm Reich, né le 24 Mars 1897, mort le". Je ne veux pas de funérailles religieuses. Que l'on joue l'Ave Maria de Schubert, chanté par Marian Anderson.

En foi de quoi, j'ai signé et scellé ceci, le huitième jour du mois de Mars 1957.

WILHELM REICH (L.S.)

Signé et scellé par le sus-nommé testateur en tant que ses dernières volontés et nous, à sa demande et en sa présence, avons signé ci-dessous en qualité de témoins.

William Moise demeurant à (...)

Michael Silvert demeurant à (...)

William Steig demeurant à (...)

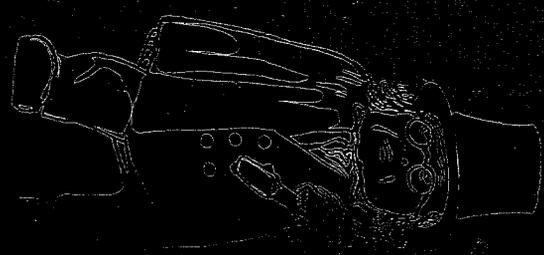
Achévé d'imprimer le 18 mars sur les
presses des Editions du Nouveau Monde.

— N° d'édit. 21. — N° d'imp. 1984. —
Dépôt légal : 2^e trim. 1975.

« Il y a sans aucun doute
un but de la thérapeutique
psychanalytique qui peut être
atteint sans moyens éduca-
tifs: l'instauration de l'apti-
tude à l'amour et au travail;
ou, pour être encore plus
clair, l'aptitude à la satisfac-
tion sexuelle. »

« Quand la civilisation sera
une sublimation et non plus
une grave névrose collective,
tout le reste devrait venir de
soi. »

Nous avons ici un docteur Reich,
un brave mais jeune impétueux enfonçant
les vaux de batailles, qui maintenant vient
dans l'orgasme éternel le contre-poisson
de toute névrose.



REICH

Lettre à Lou Andreas
Saloomonowitz

Reich ♦ Die Funktion des Orgasmus

Wilhelm Reich

Die Funktion des Orgasmus

Psychopathologie et Sociologie

de la Vie Sexuelle

1927

ÉDITIONS LE NOUVEAU MONDE